

FLEUVE TOMBOUCTOU



ES SMARA - DAKAR - TOMBOUCTOU

Récit de voyage

Rendez vous à Dakar pour les fêtes de Pâques!

Un pari et une promesse que nous avons faits à l'issue de notre voyage en Mauritanie, au bord du fleuve Sénégal. C'était il y a deux ans.



Voici le récit de notre dernier raid 4x4. Evidemment c'est un récit personnel et ma mémoire est sélective. Ce voyage nous a conduits du Maroc à la Mauritanie par les anciennes pistes du "Dakar". Nous avons traversé la Mauritanie par la

route de l'Espoir avant d'initier une trans-sahélienne de Néma à Kayes en passant par Nara, Nioro du Sahel, Sandare et les chutes de Gouina sur le fleuve Sénégal. Puis, nous avons rejoint Dakar en remontant la Vallée du Ferlo. Pour les fêtes de Pâques, nous étions à Joal-Fadiout. Pari impossible que nous avons tenu. Après la visite imposée du Lac Rose, nous arrivons au Mali en traversant la rivière Falémé au sud de Kédougou. De Kénibia, notre point d'entrée au Mali, nous rejoignons Bamako en faisant le détour de Bafoulabe. C'est dans cette ville que les rivières Bakoy et Bafing confluent pour former le fleuve Sénégal.

De Bamako, nous suivons le fleuve Niger par de belles et grandes pistes : Ségou, Djenné : la ville jumelle de Tombouctou, Mopti : la Venise malienne et Bandiagara : porte d'entrée du Pays Dogon.

Nous traversons le pays Dogon en suivant la falaise par le bas, là où sont établis les villages entre dunes de sable et murailles protectrices. L'épine rocheuse de la falaise Dogon s'étire au delà de Douentza jusqu'à Hombori et son célèbre rocher de la Main de la Fatma. Suivent quelques belles émergences rocheuses jusqu'à Gossi où nous prenons la piste de Gourma Rharous vers le Niger. En suivant le fleuve, c'est une dernière course vers Tombouctou, la ville mythique dont tous les voyageurs disent qu'elle déçoit. Nous a-t-elle déçus ? Tout dépend du regard que l'on porte sur le voyage : je vous livrerai le mien.

Il nous faut revenir. Nous trouvons encore quelques pistes pour traverser la rivière Bani et le Niger en courtes lignes brisées vers Nioro du Sahel. Le goudron nous attend bien avant. Mais il faudra plus d'une semaine et quelques frontières pour retrouver nos villages.

Qui furent nos compagnons de voyage ? Comme depuis 2005, l'infatigable Lucky-Luck (et sa Calamity Jane) sur son Land Rover blanc. On ne les présente plus. Ce sont les champions poids-plume que la quête du minimum indispensable conduit à une rusticité confinant à l'austérité. La tente de toit, le frigo de raid et le GPS figurent quand même sur la liste de leurs équipements.



Jean-Marc, le benjamin de l'équipe, avec un Pick-up Mitsubishi L200. Nous avons déjà soulevé ensemble quelques nuages de poussières sur les pistes ibériques. "Tu vas tomber avec 2 caractériels, fous furieux de la piste" lui avais-je écrit, il y a quelques mois. L'image de "Tombouctou, 52 jours de chameau" vue quelques 40 ans plus tôt du côté de Zagora, cette image-là, c'était son rêve. Jean-Marc a aussi un autre leitmotiv : "je voyage léger" : il n'a pas de siège passager !



à Zagora, le panneau existe toujours.....

Et nous, les "Ubats", avec notre Toyota "électronique" toujours aussi fringant mais que l'on dit si peu adapté aux pistes africaines. Et toujours aussi lourdement chargé : 3140 kg le matin du départ. Avec Jean-Marc, nous avons aussi le même préparateur, Serge, le patron du garage Rigal, à Vielle-Adour dans la banlieue de Tarbes. Sur ses conseils, j'ai abandonné les BF Goodrich pour des Graber AT2. Ils ont bien mieux résisté et l'histoire des "Ubats qui partent toujours avec des pneus pourris", c'est du passé !



Préparation du circuit, Waypoints, carnets de route, collection d'infos pratiques : c'est mon domaine. Pour le Maroc, c'est l'incontournable Gandini qui est ma référence. Pour le Mali, Papy et Mamy de Bordeaux (tous les voyageurs connaissent leur blog fort bien documenté) furent les premiers à m'envoyer leurs Wpoints. Internet m'a fourni également quelques précieux éléments. Mais il faut mettre tout ça sur un fond de carte. J'ai utilisé pour la première fois les cartes russes que l'on trouve en téléchargement libre et gratuit sur le web (on peut aussi acquérir le CD pour quelques dollars). On apprend très vite à déchiffrer l'alphabet cyrillique et leur précision est excellente malgré leurs 30 ans d'âge.

Voilà, nous sommes prêts. Je vous donne rendez vous à Algeiras pour embarquer sur le ferry vers Ceuta.

Jean-Marc et nous-mêmes arrivons à Algeiras en fin de journée. Nous avons fait une escale à Alba de Termes, un camping à coté de Salamanque, où le soleil a eu beaucoup de peine à nous faire oublier le -2° du petit matin. Alors que nous attendons l'embarquement, j'appelle Lucky-Luck, parti de son village de Bommès, en Sauternais, bien avant que le soleil ne réchauffe les autoroutes espagnoles. Il dit qu'il est en vue du rocher. L'arrimage de semi-remorques dans le ferry prends du temps, les 4x4 embarquent après et alors que nous nous apprêtons à monter au pont passager, le Defender blanc vient se garer devant nous et les portes se referment. L'équipe est complète !

Le passage en nocturne de la douane est ultra-rapide et nous suivons Lucky-Luck chez son ami Kharim qui tient un petit hôtel à Martil. Kharim est un personnage que l'on sent redoutable en affaire sous une mine bonhomme. L'hôtel Al Marbha est du style "2 étoiles 1960" mais très propre et silencieux : que demander de plus pour 120 dhs.



Le " bureau réception " et Kharim

Quoique très proche de Tétouan, Martil est un peu en dehors du circuit touristique. Déjeuner dans le café à coté de l'hôtel, c'est déjà une première immersion dans un Maroc infiniment plus marocain que Marrakech ou Merzouga. Kharim a une autre corde à son arc : le change au meilleur taux. Il fouille dans les poches de son burnous et en sort des poignées de dirhams qu'il compte avec dextérité. Nous voilà parés pour une traversée du Maroc. Notre objectif est d'atteindre ce soir le Camping des Oliviers à Ounagha, à une vingtaine de kilomètres d'Essaouira. Nous y serons à la tombée de la nuit. Il est tombé des trombes d'eau dans les journées précédentes mais la nuit sera douce et calme jusqu'à l'appel du muezzin. Et en plus le coquin a fait durer la chanson !

La route d'Agadir n'est pas une partie de plaisir. Mais il n'y a pas d'alternative alors prenons notre mal en patience. Au delà d'Agadir, il faut attendre Bouizakarne pour que la circulation devienne un peu moins dense. Un tagine dans un "routier" local vient rompre la monotonie du parcours. Nous en profitons pour faire quelques courses pour les prochains bivouacs. Nous passons Tan-Tan en fin d'après-midi et après l'aéroport, nous nous engageons sur la route de Smara. Pour cette seconde journée, ce sera suffisant et voilà déjà le premier bivouac en pleine nature. Nous avons trouvé un joli plat de terrain derrière des collines qui nous cachent à la vue de la route mais ne nous abrite guère du vent qui se lève avec la fin du jour.

Pas de muezzin, ce matin-là. Quelques nuages viennent souligner le bleu insolent du ciel. Et il n'y a besoin de demander, chacun est heureux qu'enfin le raid commence. Et le bivouac en pleine nature, c'est le raid !

Mais qu'allez-vous faire à Smara ? diront les sahariens confirmés. Ce n'est pas la route la plus rapide et la plus directe pour rejoindre la frontière et l'unique point de passage entre le Maroc et la Mauritanie.

Oh, c'est tout simple : pour rompre la monotonie de la longue descente routière j'ai concocté un petit amuse-gueule. Il s'agit de rejoindre Lamhiris, la dernière station avant la frontière, par une ancienne piste du Rallye Paris-Dakar. 800kms de désert tout simplement. Du beau désert sans réelles difficultés mais qui de mon point de vue, est une mise en ambiance. Et puis, cette partie de l'ex-Sahara espagnol qui a vu les débuts de l'aéropostale mais aussi les grandes conquêtes

sahariennes et dans les périodes récentes, le conflit sahraoui, est chargé d'histoire. Le traverser, c'est comprendre un peu l'âme de cette région. "Gandini Tome VI : Sahara Atlantique" nous propose ce bel itinéraire.



Entre Tan-Tan et Smara : le premier bivouac

A l'entrée de Smara, premier contrôle de gendarmerie. Ces messieurs ne veulent pas de nos fiches de police et après avoir collecté les passeports, s'en vont les recopier tranquillement dans leur cahute. Pendant ce temps-là, nous "séchons" sur le bord de la route. Heureusement qu'il n'y a pas affluence. Normalement pour éviter cette fastidieuse opération, nous avons préparé une fiche où sont consignées les informations de nos passeports et du véhicule. Généralement, cette fiche n'est pas vérifiée. Ainsi une année, j'ai pu donner des fiches qui comportaient quelques erreurs dont l'immatriculation. L'important c'est la fiche.....

Nos dernières visites à Smara datent de 2005 et 2006 (cf. "l'or de la Seguiet el Hamra"). La ville ressemble désormais à n'importe quelle ville du sud-marocain. Pendant que Lucky-Luck cherche son pain et son lait, nous faisons un détour par le souk. C'est bien une ville du sud-marocain avec des mouches sur la viande en plein soleil, de petites échoppes, des légumes alignés comme à la parade et aussi un vendeur de pain dans un angle de rue - nous achetons notre

pain sans descendre de voiture - des charrettes à bras et des ânes mais il y a quelque chose qui détonne : ce n'est plus la ville de Ma-el-Aïnin que Michel Vieussange a photographié en 1930. Un vent nouveau souffle dans les rues : la ville s'agrandit, devient plus propre, plus industrielle. Le Maroc avance à marche forcée.



Sur la piste du RPD, un chameau peut en cacher un autre !

Nous faisons les pleins de carburant et d'eau et repartons par la route de Laâyoune. Contrôle de police cette fois : la fiche suffira mais petit interrogatoire. Où allez-vous ? Destination finale ? J'annonce simplement que nous allons à Dakhla en passant par Bir Anzarane. Je ne suis pas sûr que le fonctionnaire sache très bien où se trouve Bir Anzarane. Il nous recommande de ne pas sortir des pistes du RPD matérialisées par deux monticules de terre ou des cairns. Il est presque midi lorsque nous quittons la route de Laâyoune et prenons vers le sud une petite piste pas très bien marquée. Le point suivant est à 12.5 kms dans une grande vallée. Nous progressons au GPS chacun sur des traces dont personne n'est certain.

Puis nous trouvons un monticule de terre et voilà nous y sommes. Nous pouvons nous accorder la pause méridienne sous un beau soleil qu'une brise soutenue nous empêche d'apprécier.

Les traversées d'oued qu'annonce Gandini, ne sont que de vastes dépressions et sur le reg presque plat, Jean-Marc met la brique sur l'accélérateur. Désormais nous naviguons entre les levées de terre qui, à intervalle régulier, jalonnent le RPD. Sans soucis, le GPS nous permet de conserver la bonne direction. A part un troupeau de chameaux, nous n'avons pas vu âme qui vive. Ainsi vient l'heure du bivouac : c'est un vrai bivouac au milieu de nulle part et c'est bon pour le moral ! Un invité surprise arrive : c'est le vent. Au moment où le soleil décline, il s'installe puissant et glacial. On me plaisante sur mes Wpoints qui sont peut-être situés du côté du Groenland. En attendant, nous cherchons un peu d'abri dans la tente-bivouac à l'arrière du Toyota. Et chacun remonte le col de sa polaire pour conserver un peu de chaleur. En contrepartie, nous avons droit à un ciel étoilé de première qualité.



Ce désert que nous aimons.

Dans la nuit, le vent tombe, mais soigneusement enfermés dans nos tentes de toit, nous n'y faisons plus attention. Le lever du soleil dans un ciel lavé, est toujours un instant magique. Aller, il faut continuer !

La présence militaire est forte dans le secteur : nous croisons des pistes est-ouest qui desservent les postes militaires sur la frontière, quelques panneaux rouillés, des alignements de pierre pour délimiter des emplacements de camp

mais nous ne rencontrons personne. Vers midi, nous arrivons à Bir Anzarane. Selon Gandini (Tome VI-page 58) nous devrions y trouver "*un bar épicerie bien garni avec café et boisson fraîche*". Nous fantasmions même un peu là-dessus. Le village est complètement abandonné, seul un berger résiste dans une cahute de pierres. Il n'y a plus que les militaires du poste et encore il n'en sort que 4 ou 5 à notre approche et qui ne nous demandent même pas notre fiche de police : leur rôle n'est pas de contrôler le touriste quoique, selon eux, il en passe de temps en temps. Nous reprenons la piste pour nous arrêter un peu plus loin au puits de Graret Lahdej. Le puits est très profond : 70m et nous mettons bout à bout nos cordes pour puiser de l'eau pour notre première lessive. En effet, nous inaugurons la "technique de lavage Papy-Mamy". Le matin, on met le linge, un fond d'eau et de lessive dans un bidon étanche, on ajoute 4h de piste et un peu de soleil et à partir de midi dès que l'on trouve un puits, on peut rincer. Et si tout va bien, on peut faire sécher pendant le déjeuner !



Sur la piste, entre les balises.

Facile les pistes du RPD ? C'est à voir : pendant quelques dizaines de kilomètres les buttes de terres sont rapprochées, surmontées d'un tas de pierres et de cailloux. Impossible de les manquer ! Plus loin, les buttes ont fondu avec le

temps, la végétation les masque un peu et c'est comme cela que l'on se trouve à chercher un puits dans un reg couvert d'épineux. C'est à peine croyable : nous venons de passer en quelques minutes de l'autoroute au hors-piste intégral. Pas d'autre solution que de continuer au GPS vers le point. Nous passons dessus, tournons autour, il n'y a ni puits, ni la moindre trace. Nous décidons de continuer vers le point suivant et nous retrouvons le RPD. Explication simple : une petite erreur de 2 minutes en retranscrivant les points. Nous enchainons par une partie rugueuse et bosselée puis une partie très roulante. Voilà un petit passage très mou dans une branche d'oued. Lucky-Luck réussit à le franchir mais a "travaillé le terrain". J-Marc, surpris, n'enclenche pas les 4 roues assez tôt et vient s'enliser dans les traces du Defender. Et je ne dois mon salut qu'à un réflexe qui me fait mettre le pied à fond dans les vagues de sable. Jean Marc sera obligé de dégonfler pour parcourir une petite centaine de mètres, mais où il est, impossible d'aller le tirer sans risquer, à notre tour, l'enlèvement. Je prépare mon gonfleur pour regonfler rapidement dès qu'il sera sur le dur. Regroupement et Lucky Luck nous fait un pneu. Allons bon, il entame déjà son capital.

Quelques balises de RPD plus avant et c'est déjà l'heure de se préparer au bivouac. Comme hier soir, le vent encore plus frais et encore plus fort est de la partie. Cela n'entame pas notre moral, en témoignent les puissants ronflements qui sortent d'une tente. Je sais mais je ne dirai pas qui c'est !

En un jour et demi, nous avons bien progressé, nous devrions rejoindre assez tôt la route de la Mauritanie. Ce matin encore, une erreur de transcription dans les coordonnées d'un Wpoint nous conduit à faire une vingtaine de kilomètres hors-piste. La piste est désormais plus marquée, un petit circuit entre les barkhanes amène quelques diversions, nous comptons sur un bois d'acacia pour le déjeuner mais ce n'est qu'un taillis d'épineux (encore un des bons coins de bivouac de Jacquot.....). Nous arrivons à un puits qui semble en bon état mais pas utilisé. L'eau est profonde : 50 mètres et légèrement saumâtre mais parfaite pour une petite lessive qui séchera dans l'heure du déjeuner. Pour digérer suit une quinzaine de kilomètres de tôle ondulée (ondulée de chez ondulée, comme disent les gamins....). vitesse minimum 90 km/h pour effacer les vibrations. Il me faut laisser filer loin devant les équipiers avant de monter en régime.



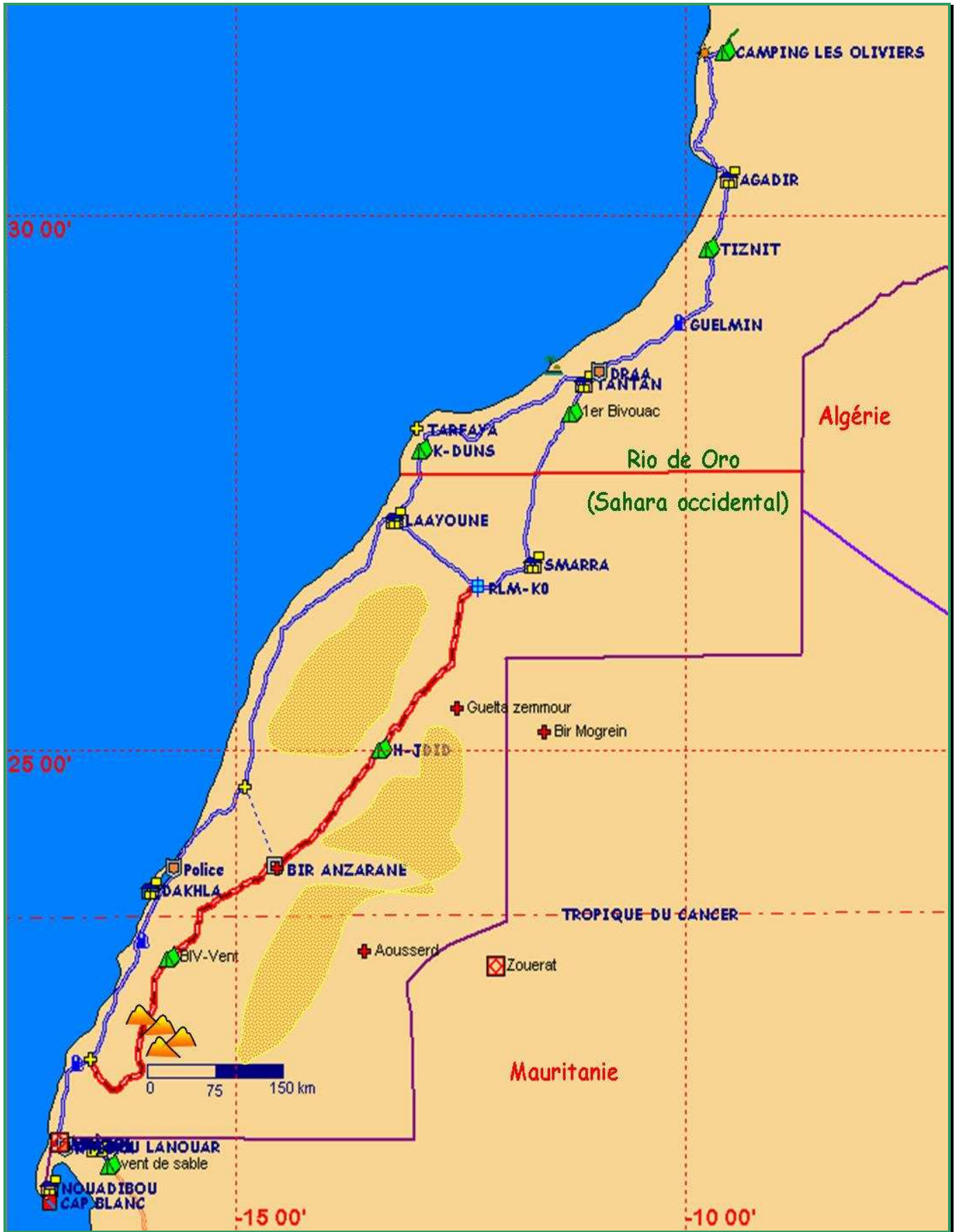
Le bivouac s'anime dès avant le lever du soleil

Nous retrouvons le goudron, puis la station service. Je contacte Arthouro car nous allons passer la frontière avant ce soir.

Il y a un peu moins de 100 kms vers les postes frontières, vite avalés. Côté marocain, cela va assez vite car il n'y a que nous. La traversée du no man's land est une formalité. Seuls, quelques changeurs tentent leur chance. Côté mauritanien, on commence par nous faire longuement sécher devant la barrière d'entrée, avant d'accéder au premier contrôle de gendarmerie. Les passeports et documents véhicules sont recopiés sur un ordinateur et un cahier. Je me prépare à tendre la main pour récupérer les passeports :

"-ici, tu viens d'arriver en Afrique, me dit le gendarme. Mets-toi au parfum. Il est de rigueur de faire un cadeau», tout en jouant avec nos passeports..... J'essaie de louvoyer mais je sens qu'il va falloir s'exécuter

Conciliabule avec les équipiers, nous optons pour 5euros chacun. A la mine dépitée du gendarme, je vois que le cadeau n'est pas à la hauteur. il m'explique : "-un cadeau, c'est peut-être 200 euros ou un petit ordinateur, tu vois?". Il joue toujours avec les passeports.



Le RPD1 Smara - Lamhiris

Arrive Arthouro. Nous sommes très heureux de nous rencontrer et après les salutations, je lui explique la situation. Pour lui, c'est clair : pas de cadeaux. Le gendarme a senti que le vent venait de tourner d'autant que son chef vient également de rentrer dans le bureau. Il me dit solennellement :

"-les formalités d'entrée sont gratuites, soyez les bienvenus et bon voyage" et il me rend les passeports.

Suit l'immigration : avec Arthouro tout va très vite. Nous obtenons un visa de 4 jours post-daté du lendemain et l'information intéressante que la date de sortie peut fluctuer d'un jour ou deux.

La douane se passe également dans les règles. Leur seul souci est l'importation non contrôlée, donc non taxée, des véhicules. Les informations sont portées sur le passeport et un document d'engagement sur l'honneur à réexporter le véhicule y est joint. Cela prend juste le temps nécessaire et quelques euros de taxe d'importation temporaire.

Arthouro, en plus de son aide précieuse pour les formalités nous fournit l'assurance du véhicule. Il a fallu prévoir également celle nécessaire au retour du Mali. Et puis, également, un peu de change pour traverser le pays. Comme de toute façon, il nous faudra un visa pour le retour, il me donne les coordonnées d'un ami à la Sûreté à qui il téléphone sur le champ. Tout devrait se faire très vite et sans problèmes demaininch Allah.

Bienvenue en Mauritanie. La température a gagné quelques centigrades et le vent quelques degrés Beaufort. D'ailleurs une de nos premières fiches de police échappe au gendarme. Il lui reste au moins les deux autres. L'important, c'est la fiche !

Nouakchott : 400 kms. Pourquoi pas ce soir ? J'appelle Olivia à l'hôtel Menata, dans le but de savoir si l'on peut arriver tardivement. Mais elle nous déconseille formellement de rouler la nuit. "*-trop dangereux!*".

Encore un bivouac et ce soir, c'est du vent de sable ! La nuit tombe et à la lueur des phares, nous arrêtons les voitures à l'abri d'un buisson. En attendant, c'est moi qui ai travaillé la couche et derrière les deux amis sont posés dans le sable mou, jusqu'en haut des essieux. Bienvenue en Mauritanie.....

Le vent a soufflé si fort cette nuit qu'il a creusé sous les roues du 4x4. Dans la tente de toit, nous avons pris de la gîte en nous rappelant que nous ne sommes pas les premiers à vivre cette aventure. Nous filons maintenant vers Nouakchott où nous arriverons un peu avant midi. Tout en faisant les pleins, j'appelle Mr N., l'ami d'Arthouro : il nous attend. La traversée de Nouakchott est un sport de haut niveau où l'intimidation de l'adversaire et le culot jouent un rôle primordial. Mr N. est le chef de service du bureau des visas et nous reçoit fort aimablement. En une grosse demi-heure, nous voilà muni d'un visa d'un mois à multiples entrées.



La route de Nouakchott

Nous allons maintenant nous poser à l'auberge Menata. Je ne sais si cela est arrivé à d'autres raiders mais n'ayant que le point GPS, il semble toujours être situé dans la rue à côté, ceci étant probablement dû à des réflexions multiples des ondes sur les immeubles. Heureusement, nous sommes repérés et un taxi puis un particulier se détournent de leur route pour nous conduire à bon port. À l'arrivée, nous pouvons constater que le point est juste à 20m près. Nous nous installons.

Après le déjeuner (poulet-frites-salade pour 3euros au libanais du coin de la rue) nous décidons de partir en repérage de l'ambassade du Mali. Nous allons utiliser les services des taxis locaux. Disons tout simplement que c'est une expérience à vivre. Le notre n'a pas de frein et commence à pomper sur la pédale 100m avant le croisement. Nous sommes à l'ambassade une petite demi-heure avant la fermeture des bureaux où nous espérons pouvoir déposer nos passeports afin de les récupérer demain matin. Mais le vice-consul nous fait remplir les formulaires, récupère nos photos, la monnaie (8000 UM/visa) et nous fait asseoir dans le salon d'attente. Jean-Marc n'a pas de photos d'identité et aucun de nous ne dispose de la photocopie du passeport qu'il faut joindre à la demande. 25mn plus tard, montre en main, le vice-consul vient me chercher et me rend les passeports avec les visas (1 mois-2 entrées). Il me prend par l'épaule et roulant les R avec un merveilleux accent africain que même nos humoristes les plus indignes n'osent pas faire, il me dit : *"-ce n'est pas la peine de revenir avec les photocopies et tu diras à ton ami LEPEK (il écorche le patronyme de J-Marc) que ce n'est pas la peine de revenir avec les photos. Je vous souhaite un bon voyage."*



Bivouac à l'auberge Menata.

Ah ! Monsieur le vice-consul, quel bonheur vous nous faites. Si l'on pouvait, nous vous nommerions ambassadeur sur le champ (ambassadeur honoraire en Mauritanie, n'exagérons pas). Nous reprenons un taxi à 5 et Jean-Marc qui a imprudemment descendu la vitre ne peut la remonter.

Ce problème de visa étant désormais réglé, nous allons pouvoir reprendre la route dès demain matin. Nous commandons le repas à l'auberge : ce soir ce sera un plat de calamars au riz que les jeunes filles de la maison vont cuisiner à ras de terre sur un petit brasero au charbon de bois. Ce n'est pas que nous sommes en manque mais il est des saveurs qui mobilisent indiscutablement nos papilles. Nous rendons le plat léché comme par des morts de faim.

Cette fin d'après-midi a été l'occasion de rencontrer les hôtes de l'auberge. Des gens qui remontent, des gens qui descendent. un couple de catalans, deux jeunes filles "de bonne famille", des routards dont un grand gaillard belge que manifestement sa femme a jeté à la porte et qui depuis marche, marche... (d'ailleurs, cela ne nous regarde pas). La plupart ont passé l'hiver au chaud.

Dans la nuit, quelques voitures sont arrivées. Il s'agit de passeurs. Nous nous faisons expliquer le processus qui consiste à amener les voitures -de celles qui roulent fort bien mais qui ne passent plus le contrôle technique en France- et à retrouver la virginité de son passeport. Les voitures ne viennent pas à vide : pneus sur le toit, pièces détachées etc. : le voyage est rentabilisé. L'un d'eux avait même un moteur dans son coffre qu'il a vendu au Maroc ! Et le soleil n'est pas levé que coqs et muezzins s'emploient à nous réveiller sans ménager leur peine. Nous déjeunons en face d'une petite italienne, grande voyageuse devant l'éternel. Elle était en Asie l'automne dernier où elle s'est fait voler son passeport et elle doit rejoindre son consulat au Sénégal pour en faire établir un autre car celui qu'elle a, est déjà complet. Elle voyage à moto avec un français qui trouve qu'elle a beaucoup de bagages.

Nous rencontrons Olivia, la patronne de l'auberge. Derrière la belle jeune femme aux yeux d'émeraude, on ne tarde pas à découvrir une femme de caractère. Il en faut pour choisir et aimer la Mauritanie. Si l'auberge est plutôt dédiée aux routards, Olivia propose également une maison d'hôtes pour ceux qui recherchent un peu plus de raffinement dans le confort. Olivia nous déconseille de passer par Néma et Nara. Bien qu'on ne rapporte aucun incident vis à vis des

voyageurs étrangers, c'est dans cette région que sévissent quelques petits trafiquants.

Avant de rejoindre la route de l'Espoir, nous faisons un détour par la côte. Puis revenons en traversant les quartiers au sud de la ville. C'est une carte postale de Mauritanie peu habituelle mais pleine de vie, celle de tous les jours pour les gens d'ici. Soleil de plomb, foule compacte, petites échoppes, étals de 3 planches ou d'une bâche posée sur le sol, odeurs et couleurs, nous sommes à mille lieux de nos marchés aseptisés. A peine la voiture arrêtée, les petits vendeurs, les enfants -donnes moi cadeau en guise de bonjour- s'agglutinent aux fenêtres.



La route de l'espoir traverse un joli décor

Nous prenons enfin la route. Nous allons expérimenter une information de Papy-Mamy à savoir que l'on peut faire recharger ses bouteilles de gaz. À Boutilimit et dans plusieurs villages, il ya des citernes de gaz comme celles qui distribuent le propane chez nous. On peut y faire remplir une bonbonne de camping-gaz (environ 2euros pour 2.5 kg) mais pas une demi-bouteille Total-gaz car ils n'ont pas l'adaptateur adéquat. La route continue. Il faut faire attention aux

chameaux et aux chèvres qui traversent. La palme revient à ce camion en panne juste derrière une bosse et à peine signalé par une branche sur la chaussée.

Longue route, nous passons Aleg où a eu lieu le drame qui a conduit à l'annulation du Dakar. Bivouac 100kms plus loin entre deux villages. La température est agréable. Nous reprenons la route. L'italienne et son motard nous doublent, ils s'arrêtent, nous repassons devant à grands coups de klaxons. A Kiffa, nous ratons l'embranchement vers Néma et nous engageons dans une rue qui se transforme vite en piste. Pour nous remettre sur le bon chemin, un camionneur nous fait traverser le marché encore fort animé. Cela ne choque personne. Nous continuons sur Tintâne avant d'être bloqués à Ayoun el Atrous par un grand déploiement policier. Que se passe-t-il ?

C'est tout simplement le président actuel de la Mauritanie qui est en campagne électorale (les élections auront lieu en juin) - Le président est à pied, salue (il a du prendre des leçons chez Chirac), fait de grands gestes. La foule est en délire. Derrière suivent des 4x4, des Mercedes. Comme tout ce monde sort d'une petite rue transversale, les Mercedes font des dérapages plus ou moins contrôlés. On se croirait dans un mauvais film policier américain. Suit un pick-up avec une petite mitrailleuse anti-aérienne : le soldat guette l'ennemi. Puis un petit bus avec la fanfare. Le chef de clique ruisselle de sueur dans son uniforme vert pomme galonné de haut en bas. La foule est en délire, applaudit à tout rompre, les femmes lancent des youyous, on agite des drapeaux. Les jeunes sont perchés partout où ils le peuvent. Les enfants se fauillent entre les jambes des adultes pour voir ce qui se passe. Beaucoup sont venus montés sur des chevaux ou des chameaux et tout cela a fort belle allure.



Ils attendent le président.

Débordé, le policier nous laisse passer. Nous prenons une place dans le cortège de voitures en tous genres : du taxi Mercedes au pick-up d'éleveur en passant par les 4x4 flambant neufs. On nous applaudit comme des intimes du président. Cela va durer jusqu'à ce que le président arrive sur une place où il y a une estrade et commence un discours enflammé. C'est de la folie dans les rues, un vieux à la fenêtre nous confie "*-si le président donne beaucoup d'argent, il sera élu*".

Nous n'irons guère plus loin ce soir et cherchons un bivouac dans les dunes. Nous sommes au bord du sommeil alors que l'on entend les tam-tams et les you-you du côté des villages.

Nous avons appris que le président continuait sur Néma. Nous allons essayer de le précéder afin de ne pas être bloqué. Aussi nous regagnons la route de bonne heure mais peine perdue, le cortège est devant nous. Dans chaque village, une foule dense répète la manifestation d'hier. Nous sommes acclamés comme de futurs ministres. Notre salut vient que, dans un village important, le président

et sa suite quittent la route. Nous sommes désormais devant lui et dans tous les villages, on l'attend. De grandes tentes sont dressées.

Partout, la foule est impressionnante. Vous voyez une grande étape de montagne au tour de France et bien, c'est pareil sauf que les gens ne sont pas en short mais en grande djellaba bleue et les femmes ont sorti les mélafahs tout neufs pour l'occasion. Dans de nombreux villages, les hommes sont montés sur des chevaux ou des chameaux parfois les deux (les chameaux à droite, les chevaux à gauche de la route). Nous nous arrêtons dans un village pour photographier un rassemblement impressionnant alors que la police locale veut nous faire avancer.

Je plaide ma cause :

"-juste quelques photos c'est magnifique";

"- vous êtes de la télévision française?" me demande le policier

"-oui, oui, c'est ça"

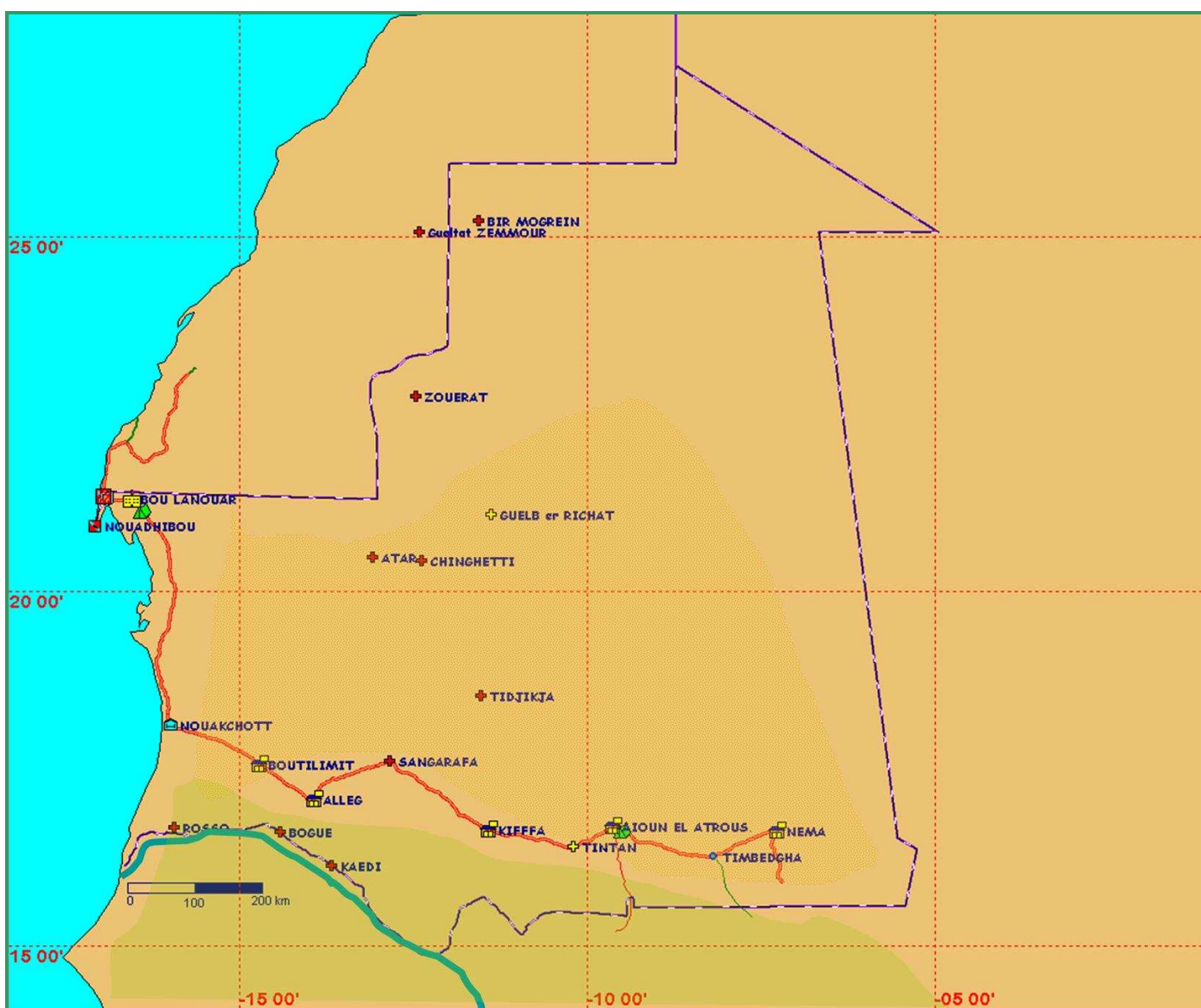
"-alors, faites vite"



Grande foule sur la route de l'Espoir

Lorsque nous approchons d'un village, les femmes lancent des you-you et tout le monde veut nous serrer la main.

Nous arrivons enfin à Néma, au bout de la route de l'Espoir. Le goudron s'arrête aux portes du désert. Nous ne pouvons d'ailleurs continuer sur l'artère principale car la foule attend le président. Une foule encore plus impressionnante que hier à Ayoun el Atrous. Et tous ces gens venant du désert, n'ont pu être prévenus que par le téléphone arabe : remarquable efficacité. Nous saurons plus tard que le président n'est arrivé qu'à 18 heures !



Nouadhibou- Nouakchott : 450 kms - Nouakchott-Nema (route de l'Espoir) :
1100 kms - 4 bivouacs

Plein de carburant, petit tour d'un marché où il n'y a presque rien à vendre à part des oignons et du pain. Nous prenons la piste vers le Mali. Un soldat nous interdit la sortie car nous devons nous faire enregistrer à la police. Retour au milieu de la foule au grand dam des policiers. On nous indique le bâtiment où nous devons nous présenter. La copie des passeports prend une bonne demi-heure pendant laquelle nous attendons devant la porte. Certains policiers mangent sur une grande natte, d'autres vont et viennent.

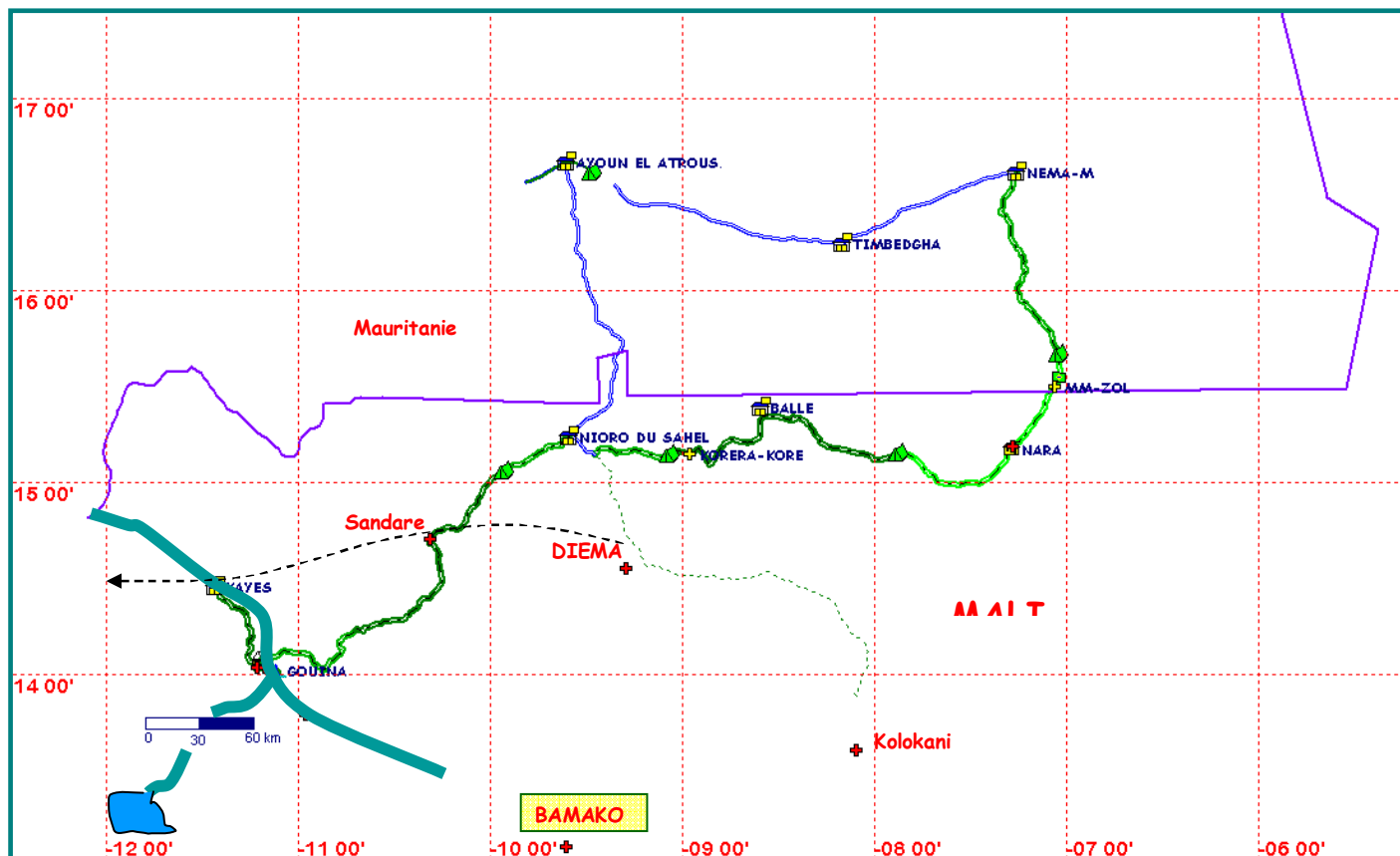
Enfin tout est en règle, nous pouvons y aller. Sur notre affirmation que nous sommes enregistrés, la sentinelle nous laisse passer.

Cap au sud vers le Mali, la piste du Sahel vient de commencer.

La piste à la sortie de Néma est assez rude : beaucoup de méchantes pierres et pas mal de poussières. Puis, au fur et à mesure que nous nous éloignons des maigres reliefs qui bordent Néma, la piste devient plus roulante. La végétation passe de maigres épineux à quelques arbres. Le pommier de Sodome, cet arbre dont le suc peut provoquer la cécité, est très présent. Nous passons un village complètement abandonné. On se perd en conjectures : les jeunes sont partis à la ville, l'avancée du désert dans la zone sahélienne a rendu l'élevage impossible..... Quoiqu'il en soit ce village n'a été abandonné que depuis une petite dizaine d'années, et son architecture est intacte.

Un peu plus loin, la carte indique la présence de sources permanentes à Amerj Hawas. Point d'eau libre mais un grand village, des puits, du bétail. Nous traversons ce village et constatons qu'il possède de nombreux puits. Désormais la végétation est plus fournie et l'on rencontre de grands troupeaux. Il y a même une zone protégée où les éleveurs font du foin.

Quand à la piste, on voit qu'elle est parcourue par des camions qui ont laissé de profondes ornières. Il est facile de les éviter, en suivant ici ou là, la multitude de traces parallèles.



Nous ne franchirons pas la frontière ce soir, nous nous arrêtons dans un champ de pommiers de Sodome. Le bétail broute ces feuilles à défaut de trouver sur le sol une nourriture suffisante. D'ailleurs, une vache passe entre nos voitures sans se soucier de nous. Un peu plus tard, ce sera un berger, plus loin d'autres bergers ramènent le troupeau vers le village dont on aperçoit les fumées. Ici pas de muezzin mais des vaches que l'on a lâchées à la pointe du jour et qui meuglent dans les pommiers.

Nous n'étions qu'à quelques kilomètres du village d'Abdel Bagrou où nous devons faire les formalités de sortie. Le poste de douane est bien indiqué mais le douanier est absent. Nous attendons un moment, vite entouré par une multitude de gamins. De temps en temps, on nous demande un cadeau mais la plupart lèche les portières ou les vitres arrière pour voir ce que nous transportons. Nous arrive l'information que le douanier est au marché. Entre temps, j'ai un point sur le GPS marqué "douane" mais il s'agit de la zone où l'on dédouane le fret : une douzaine de camions sont en attente et, stoïques, les chauffeurs boivent le thé en palabrant. Nous allons vers le marché, demandant ici ou là si l'on a vu le douanier. Enfin au milieu d'informations plus ou moins farfelues on nous amène

dans une rue et l'on nous montre un Toyota série 70 : c'est la voiture du douanier et c'est bien lui qui est au volant.

"- nous voudrions partir vers le Mali "

"-pas de problèmes, suivez moi"

Il nous amène à sa maison qui est dans le village précédent. Et sans descendre de son Toyota, il nous tamponne le passeport confirmant que nous sommes bien sortis avec notre véhicule.

Reste la police. C'est à la sortie d'Abdel Bagrou, une case en dur où les policiers boivent le thé en attendant les touristes car Maliens et Mauritaniens circulent librement. La copie des passeports prend un peu de temps, les tampons étaient restés on ne sait où, un policier va les chercher. Nous avons effectué notre sortie de Mauritanie dans les règles !

Selon nos informations, c'est à Nara que nous pourrons faire les formalités d'entrée au Mali. Mais d'ici là, nous allons traverser quelques villages dont Toumboudrane. Nous pourrons avoir de l'eau au robinet mais elle est payante. C'est la première fois que nous voyons ce système et il a le mérite de responsabiliser les utilisateurs pour éviter le gaspillage. Pour nous, le prix est symbolique et par la suite, nous laisserons 5 à 10 fois le prix demandé, faute de petite monnaie.

Douane et police sont dans les faubourgs de Nara. Nous arrivons à l'heure de la sieste, d'autant plus appréciée que le thermomètre culmine aujourd'hui à 43°. On nous reçoit fort civilement et le douanier s'excuse presque de devoir nous faire payer tarif double pour notre laissez-passer touristique parce que c'est dimanche : 10000CFA au lieu de 5000. La police collecte les informations de nos passeports, tamponne généreusement et nous souhaite bon voyage. Durée des formalités : 1h30 mais rien à voir avec une opération semblable en Europe. Ici on bavarde, on échange des informations, on parle de notre voyage, on se renseigne sur la famille, ah bien sûr, si à tout hasard, on a quelques stylos, casquettes ou t-shirts dont nous voudrions nous débarrasser, il n'y a pas de problèmes. Hélas, nous n'en avons pas, mais nous n'avons pas vu passer le temps.



Rencontres autour d'un puits

Nous traversons Nara. Au centre du village, une mare boueuse sert de réserve à matériaux pour les bâtisseurs qui fabriquent leurs propres briques. Le village est mort et le petit commerce en léthargie totale. Nous suivons une belle piste jusqu'à Goumbo (il s'agit de la piste qui va jusqu'à Koulikoro et Bamako) où nous la quittons pour la direction de Dili. Si la direction est indiquée, la piste est nettement moins roulante. Nous traversons plusieurs villages et chaque fois les gens se pressent pour nous regarder passer. La piste dans le village est très étroite et ma crainte est de renverser quelqu'un. Lorsque, après Dili, nous demandons la piste vers le village de Tanganaga, c'est l'émeute.

En quelques minutes, nous sommes entourés par une foule souriante, colorée, et surtout très curieuse. Nous remarquons que contrairement au Maroc, ici les enfants sont très respectueux des adultes et s'écartent de la voiture lorsque les plus anciens le demandent. Mais on veut toucher du blanc, on veut les voir de

près, on veut voir leurs voitures et peut-être ce qu'il y a dedans. Mais jamais, on ne demande de cadeaux dans ces villages du sahel.

Ne sommes-nous pas nous-mêmes émerveillés par le paysage ? Le baobab se fait de plus en plus présent, les villages de cases rondes - ce sont les greniers, un par épouse plus celui du chef de famille-, les petits enclos toujours propres, tout cela rend le voyage étonnant. Et au centre du village, la case à palabre. Nous saluons les hommes en pleine réflexion sur l'avenir du village.....



Ambiance très africaine pour ce bivouac sahélien

Nous nous sommes écartés de la route prévue. Ce n'est pas catastrophique et selon les cartes que nous consultons au bivouac, tout devrait rentrer dans l'ordre bientôt. C'est un bivouac "Afrique profonde" ce soir. Tout y est : la savane, les baobabs, le cri des oiseaux et le soleil qui sombre rapidement dans un ciel rougeâtre. Au petit matin, la température est encore de 24° et tout est bien.

Effectivement, nous revenons sur notre route idéale. Juste un peu avant le village de Sanpaka, nous puisons de l'eau dans un puits où l'eau est à environ 25 m. Toujours la même technique ; un bidon coupé, une corde qui passe par le chevalet au dessus du puits et l'on se relaie pour tirer. Les épouses font un brin de lessive. Il n'y avait personne et tout d'un coup voici quelques jeunes femmes qui, par hasard, ont justement besoin d'eau. L'eau, c'est l'affaire des femmes. Deux gamins, à cru sur leurs chevaux, arrivent à brides abattues "pour voir". Ils caracolent, se lancent des défis, comme le ferait des gamins de chez nous sur leur mobylette, repartent jusqu'au village et nous font même un brin d'escorte.

Un Wpoint à la position erronée nous fait faire un détour de presque 4 Kms. Nous trouvons des pistes et revenons près du village de Djoga. Un fil tendu entre les voitures et notre lessive sèche pendant la pause méridienne sous le baobab. Les enfants du village ne s'aperçoivent de notre visite qu'au moment de notre départ. Trop tard ! Y compris pour l'ancêtre qui avance à petits pas, accroché à sa canne. On n'est pas des sauvages : je m'arrête pour le saluer.

De petites pistes en petites pistes, nous arrivons à Ballé. Sur la carte IGN au 1:2 000 000, cela paraît être un grand village. La réalité est bien différente, c'est un village de cases que la piste ne traverse même pas. Seules particularités : 3 pylônes de télécommunication, quelques pompes à bras et nous apercevons notre premier 4x4 depuis notre départ de Nara. Et puis, encore un village : Bandyougoubougou. Parce que les pistes sont très étroites et peu marquées, nous demandons la direction du village suivant. C'est tout le village qui voudrait répondre mais à la fois parce que la transcription du nom de village est approximative, la prononciation aléatoire, les villageois ne comprennent pas notre demande. Quelqu'un va comprendre et tout s'éclaire. Je me félicite d'ailleurs d'avoir noté tous les noms de village par lesquels nous devons passer.

"-est-ce que c'est une bonne piste pour le village suivant ?"

"-oui, c'est une piste praticable !"

Nous traduisons : la charrette à ânes peut passer sans encombre.



Pistes du Sahel

Nous sommes à Alaina, le village suivant. Notre direction est erronée. Quelques jeunes femmes qui reviennent de la lessive au puits voisin, nous remettent sur la bonne direction. Cependant la piste ne s'oriente pas exactement dans la direction souhaitée. Je m'arrête pour quelques photos, Lucky-Luck et Jean-Marc continuent. Rapidement je n'entends plus Lucky-Luck à la CB car son antenne est détériorée. Mais j'entends toujours les commentaires de Jean-Marc, qui, en plus, s'appuie sur le fond de cartes de son GPS. Nous sommes partis trop à gauche, mais nous devrions trouver bientôt un croisement de pistes qui nous ramènera sur la route GPS. J'entends confirmation de la piste à droite et je pense que je vais y arriver, négligeant deux petits embranchements. D'ailleurs n'ai-je pas les traces bien nettes devant moi. Voilà le croisement attendu mais les traces continuent tout droit....et silence radio. Suivons les traces où je crois reconnaître les 16 pouces du Defender. Et puis c'est l'évidence : je suis celles d'une charrette à âne, lesquelles vont se perdre dans un champ. Je continue par une piste incertaine qui va quand même nous conduire à l'entrée d'un village. Je demande la direction de Korera-Kore, notre prochain

grand village. Pour ceux qui ont pratiqué les pistes espagnoles ou portugaises, il n'y a pas de comparaison : il faut imaginer que ces chemins ne voient passer que des charrettes ou du bétail donc il s'agit essentiellement d'un passage dans la savane. Tout, sauf une piste de palombières !

La piste, puisqu'il faut l'appeler ainsi, franchit un petit col : appel radio, le squelch au minimum. Dans le bruit de fond, Jean-Marc répond et nous convenons d'un rendez-vous à l'entrée de Korera-Kore qui, pour nous, se trouve encore à une dizaine de kilomètres. Nous allons arriver à l'entrée du village quand nous voyons les deux compères passer dans un nuage de poussière. Lucky-Luck s'inquiète de ma position et je peux lui répondre car nous ne sommes pas très loin. Notons qu'aucun de nous n'était au point de rendez-vous.



La piste traverse le village.

Dans le village, nous entamons la conversation avec quelques jeunes. Ainsi nous apprendrons que ce village est jumelé avec Gif-sur-Yvette (région parisienne). Jean-Marc a fait demi-tour pour nous retrouver et je lui fais "gentiment" remarquer que j'aurai aimé que nous restions en contact lors du changement de

direction. Mais tous les enfants du village sont autour de nous et il n'est pas question de se quitter comme ça. On fait une petite photo souvenir, l'occasion une fois de plus de constater l'ascendant des adultes sur les jeunes.

Mais où est passé Lucky-Luck ?

Au marché, on nous dit qu'il est parti "*-par là*". Nous y allons et continuons jusqu'au point suivant : pas de Lucky-Luck et la radio est muette. S'en suit deux allers-retours au village, pour enfin comprendre que "*la voiture blanche avec les deux pneus sur le toit*" est partie par cette piste qui est la piste directe pour Nioro du Sahel. Nous la prenons et les traces des Goodrich sont indiscutablement devant nous. Au passage d'un petit oued asséché, elles continuent tout droit alors que le GPS invite à faire un 90° droite. Nous suivons le GPS, traversons un village, longeons une grande mare où pataugent les bovidés, enchainons sur une piste étroite et herbeuse, alors que la nuit tombe. Jean Marc monte sur une colline, appelle à la radio sans succès.

La nuit portant conseil, nous jouons sur le fait que Lucky-Luck est devant nous - ce n'est pas le style de la maison de faire demi-tour- et qu'il nous attendra à Nioro du Sahel.

Par acquis de conscience, nous explorons quelques pistes avant de prendre la direction de Nioro. Dans le village de Lanbangoubo, il se trouve un jeune garçon très affirmatif qui nous assure que "*la voiture blanche*" est partie sur cette piste. Nous ne saurons pas si c'était hier ou ce matin. Un peu plus loin accroché à une branche d'arbre en bordure de piste un petit message : "*-Rendez vous à Nioro - L.L.*". S'ensuit une série de collines herbeuses et de plateau caillouteux, des traversées de ruisseau cassantes, mais une piste assez nette. Et c'est à côté d'une palmeraie que nous retrouvons enfin notre équipier à la recherche de mangues.

Encore un autre village : Diabig. On nous dit qu'il faut passer devant la mairie pour prendre la piste de Nioro. Notre œil est attiré par une scène insolite : une jeune femme bien habillée, portant lunette de soleil, descend d'une charrette à âne en empoignant une grosse valise. Elle paie sa course. Est-ce l'institutrice du village ou une notable ?

La piste est sableuse. Elle s'éloigne quelque peu de notre route. Devant nous, un couple sur une mobylette tente de garder l'équilibre. Et puis un village, Macana,

et la piste débouche sur une route goudronnée. Un panneau indique "Nioro : 17 kms". La première partie de notre étape sahélienne arrive à son terme.



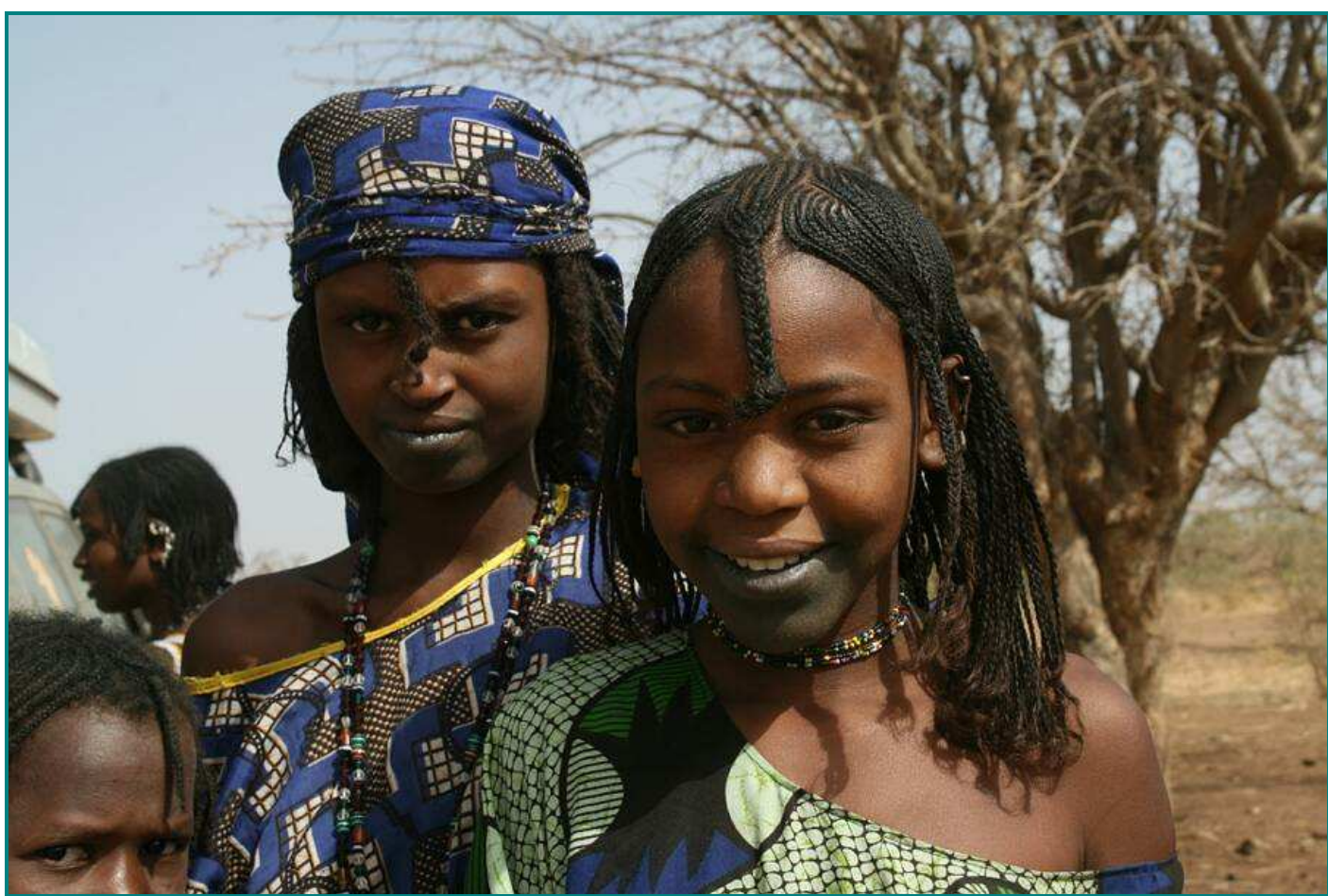
Piste de savane,

A Nioro, contrôle de douane, change d'argent à la banque, ravitaillement, pleins carburant et surtout assurance. Tout le monde dit que l'assurance ne sert que pour les contrôles de police. Néanmoins, j'insiste pour qu'en plus, nous prenions une assurance complémentaire en cas de collision avec des personnes. Je crains toujours de percuter un enfant qui sortirait en courant d'une case. Le représentant des assurances Lafia prépare nos contrats mais il est mono-tâche. Il suffit que quelqu'un lui pose une question pour qu'il perde le fil de ce qu'il avait entrepris.

Nous voila parés à toutes éventualités et enchaînons avec la piste de Kayes sous un soleil de plomb.

Piste rugueuse s'il s'en faut où passent cependant quelques véhicules. Il s'agit probablement d'anciennes pistes coloniales dont le revêtement de latérite a disparu ; cette piste apparait sur la carte du Mali au 1:2 000 000 comme une

"route secondaire". Il n'en reste plus que le fondement de la chaussée fait de grosses pierres. La parcourir, sur seulement quelques dizaines de mètres, donne l'impression que la voiture va se détruire sur place. C'est pourquoi, nous empruntons la multitude de pistes parallèles avec fech-fech et nids de poule à volonté. Dans le grand village de Youri, nous faisons le plein d'eau potable et comme d'habitude, les femmes et les enfants rappiquent en nombre. Rencontre toujours pleine de saveurs où s'entremêlent la curiosité et le désir de communiquer. Nous faisons beaucoup de photos des mères avec leurs bébés. Lorsque nous repartons, c'est presque une haie d'honneur que nous font les enfants en scandant "*Toubabous, toubabous, toubabous*", une manière affectueuse de nous dire "*petits blancs, petits blancs....*"



Il n'est plus question de timidité

Nous passons la nuit dans un champ un peu plus loin. Pendant notre installation, passent une bergère, un agriculteur, leur salut est timide et ce qui fait aimer ce pays par comparaison avec le Maroc c'est qu'on ne viendra pas nous importuner. Tam-tam et you-you dans le village, 26° au réveil.

Nous traversons encore un village : Monsonbougou et le paysage évolue. Voici les premières collines, les premières ondulations de terrain. Dans un autre village, Dinamambougou, il y a un camion. Nous pourrions espérer une piste bien tracée mais il n'en est rien. Le chauffeur se doit d'être un as du volant. Un groupe de quelques jeunes filles et jeunes femmes s'écartent pour nous laisser passer. Elles arrivent à notre hauteur alors que nous sommes arrêtés un peu plus loin. Nous aimerions bien photographier leurs tenues très colorées et leurs coiffures savamment tressées.

Mais c'est la débandade, personne ne veut être photographié. Seule, une moins jeune accepte et je lui montre le résultat Aussitôt le groupe accourt et veut voir, puis se faire photographier et se voir. Finalement, la plus effarouchée du début se campe devant l'appareil, réclame la photo et veut voir le résultat. Et comme elle a vu que j'admire ses tresses et ses tatouages, elle fait en sorte d'être toujours devant l'objectif. Nous repartons après cet intermède fort sympathique.

Nous arrivons enfin à Sandare, un grand village traversé par le goudron (il s'agit de la route Kayes-Bamako via Diema et Kolokani). Nous allons avoir quelques difficultés à trouver la piste suivante car il s'agit encore d'une transversale que j'ai imaginée pour rejoindre directement les chutes de Gouina. Sur la carte générale du Mali, elle apparaît comme la R8 de Sandare à Bafoulabe. Sur le terrain, la réalité est tout autre. Pour l'heure, nous sommes enfermés entre des collines et tous les chemins que nous explorons ne sont que ceux que font les charrettes pour aller chercher du bois. Retour au point de départ et nous nous engageons sur une autre piste jusqu'à ce que nous croisions un motocycliste. Séance tenante, il dépose sa doudou et dans un numéro d'équilibriste incroyable, sautant dans les trous, il nous précède sur la piste de Bendougou jusqu'à un croisement, d'où nous ne pourrions pas nous tromper. Il repart aussitôt avec un grand sourire accompagné d'un signe de main. A Bendougou, nous faisons quelques allers et retours dans le village pour trouver notre route vers Diako. Les rues du village sont très étroites, il faut manœuvrer pour partir à gauche, mais cela ne dérange pas les anciens en pleine réflexion, allongés sur les bat-flancs municipaux.

La suite de la piste est un bel exercice de style : petits gués profonds, ornières "titanesques" qu'il faut éviter, jolis cailloux déposés par un petit poucet farceur. Cela ne dure qu'une vingtaine de kilomètres pendant lesquels nous

aurons l'occasion d'observer une troupe de singes. Puis, nous débouchons sur une autoroute en construction. Ici pas de détail : les bulldozers ont tracé une vaste saignée dans la forêt arasant les collines et comblant les vallons. Nous allons parfois utiliser la chaussée en construction, parfois rouler à côté pour enfin déboucher sur une portion d'ancienne route dont le goudron défoncé nous fait regretter la piste de la savane.



Sur la piste de Gouina

Un beau relief tabulaire barre l'horizon. Nous ne le savons pas mais il borde le fleuve Sénégal que nous allons bientôt passer sur un pont datant "de la colonie". Il nous reste encore à trouver la piste des chutes de Gouina. Nous trouvons une ancienne piste qui comporte un passage très "hard" devant lequel j'hésite. Lucky-Luck s'y engage suivi de Jean-Marc. S'ils passent, je dois passer, probablement moins vite qu'eux, mais confiant dans la motricité du Toy. Avant de pouvoir enfin apercevoir ces fameuses chutes, il nous reste encore un court passage pierreux où il s'agit de bien poser ses roues. Une première piste nous donne une belle vue d'ensemble depuis l'aval, une autre piste va nous conduire sur un plateau au niveau de la cassure. A peine sommes-nous arrêtés, le préposé

au stationnement rapplique et prétend nous faire payer une taxe touristique de 1000CFA par personne. Notre refus ne le surprend pas et il n'a pas trop d'alternatives pour nous faire obtempérer. Par contre, je lui en mets plein la tête : pas de poubelles, détritrus ici et là, pas de panneau indicateur, piste innommable..... Il paraît qu'il y a deux panneaux, c'est vrai mais on ne peut les voir qu'en arrivant depuis Kayes et Diamou. Quand à la piste, les recettes de la taxe touristique devrait permettre de l'améliorer.....

Ce petit intermède ne nous fait pas oublier les chutes. Ce ne sont pas les chutes du Zambèze mais il s'agit tout de même d'un magnifique spectacle dans une nature quasiment vierge. Et comme c'est l'heure de la mi-temps, nous y passerons un long moment sans nous lasser du spectacle.



Les chutes de Gouina

La fin d'après-midi est moins plaisante. L'ancienne route au goudron défoncé longe le fleuve. Les rapides du Félou où est installée une petite centrale électrique ne sont pas très spectaculaires. Nous traversons quelques villages où les missionnaires catholiques ont sévi, en témoigne la petite chapelle dédiée à Sainte Anne de Médonni. La piste est réellement infernale et il n'y a guère d'échappatoires, ceux-ci devenant aussitôt encore plus horribles. Nous passons devant le fort de Médine en pleine restauration. Petit arrêt dans un village pour acheter de l'eau. Un homme vient nous ouvrir les vannes et aussitôt les jeunes filles du village se découvrent, elles aussi, la nécessité de faire le plein ! Le tarif de l'eau est à peu près partout le même : 1 CFA du litre (pour mémoire un euro = 656 CFA). Tout au long de la route, sont installées de petites échoppes où on ne vend que des mangues et rarement autre chose.

Enfin voici Kayes et le retour du goudron. Nous faisons le plein de carburant et entamons la route vers le Sénégal. Sur la belle avenue à 2 x2 voies, sont installés une multitude de petits commerces bien achalandés. Depuis la

Mauritanie, c'est la première fois que nous voyons une telle variété et une telle profusion de légumes.

C'est aussi la fin des 950 kms de cette "trans-sahélienne" que j'ai inventée et qui, même s'ils ne l'expriment pas dithirambiquement, avait tout pour combler mes équipiers.

"-Toubabou, toubabou"



Sur la piste de Goudiry à Fété Bové

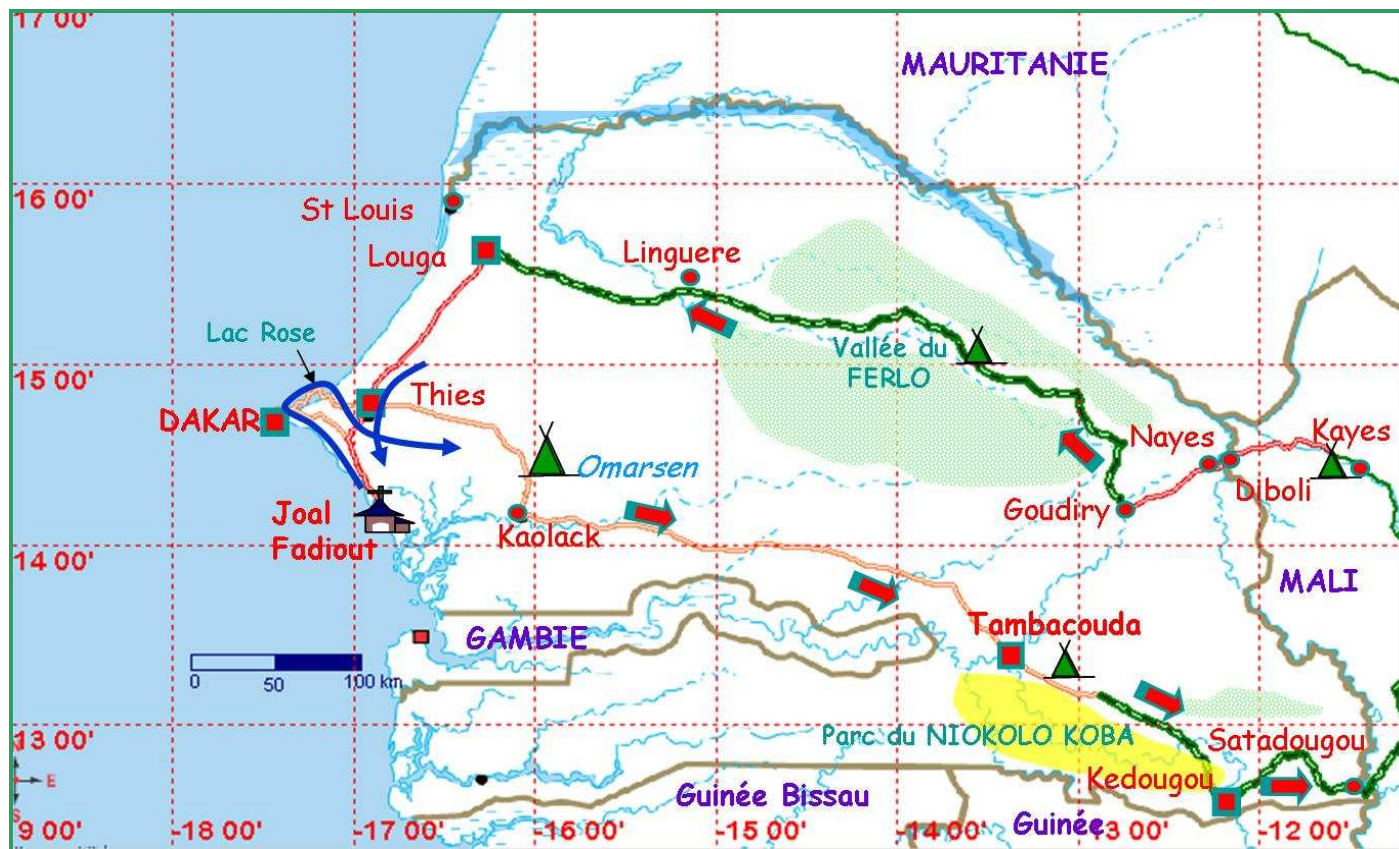
Nous avons passé la nuit à quelques kilomètres de Kayes. Soirée de pleine lune qui n'a empêché personne de dormir. Comme dans l'histoire, le train a sifflé trois fois sans troubler le sommeil de mes équipiers. La petite soixantaine de kilomètres qui nous sépare de Diboli, la ville frontière est vite avalée. Les formalités de sortie sont très rapides. Le pont sur la rivière Falémé marque l'entrée en Sénégal. C'est juste après le pont que l'on achète le passavant, l'équivalent d'un permis de circuler (2500CFA soit 4 euros). La gendarmerie nous enregistre 100 m plus loin et la police de Kidira qui délivre le visa d'entrée,

se trouve en centre-ville. Nous avons droit à la question rituelle "*- avez vous pensé aux cadeaux ?*" et notre réponse négative amène un soupir de lassitude sur les épaules du brigadier (*ces toubabs ne savent vraiment pas vivre....*). Il nous tamponne malgré tout nos passeports. Il nous aura fallu moins d'une heure pour changer de pays.



Lentement mais sûrement

Nous prenons la route de Tambacounda vers le sud, qui suit la voie de chemin de fer. Avant Goudiry, un convoi de wagons-citerne est couché sur le flanc, à la suite probablement d'un effondrement de la voie. C'est juste après Goudiry que nous quittons le goudron pour enchaîner par un jeu de piste vers le nord. Le départ de la piste est bien au point prévu, le second point s'enchaîne également sans problèmes. C'est un bon début pour un circuit imaginé à 8000 kms de là sur des cartes en cyrilliques, vieilles de plus de trente ans ! La trace est nette, la piste est large marquée dans des zones humides par de profondes ornières. Nous en sommes là de nos réflexions quand nous rejoignons un petit bus bleu qui cahote devant nous. Nous profitons d'un passage délicat pour le dépasser.



Le circuit au Sénégal

Encore quelques Wpoints qui se succèdent sans problèmes et maintenant la piste s'éloigne de la route directe. Au croisement de pistes qui suit, nous revenons vers le point (un village) mais il faut d'abord descendre dans une large zone humide avant de remonter en zigzaguant entre de belles ornières. Je suis passé "en courte" pour traverser cette petite difficulté, en me disant in petto que le bus ne peut décemment pas passer par là. Après le village, nous nous accordons la pause méridienne sous l'ombre maigre d'un baobab où, à pied ou en vélo, quelques habitants vont venir nous souhaiter bon appétit. Sans autre formalité, ils s'assoient au pied de l'arbre, commentant certainement nos habitudes alimentaires. Le petit bus bleu passe et nous salue d'un bref coup de klaxon.....

Comme au Mali, la traversée des villages confère presque à l'émeute. En fin d'après midi, le jeu de piste s'avère un peu plus corsé. Il faudra qu'un habitant interrompe sa sieste pour nous précéder à travers le village et nous montrer la piste que nous cherchons. Pendant ce temps-là, Jean-Marc, confiant dans son

GPS, est parti sur une direction qui semblait presque bonne au début mais qui va s'en écarter très rapidement. Il reviendra vers le point suivant à la faveur d'un croisement de pistes. En attendant, nos appels à la radio restent sans réponse. Nous le retrouvons effectivement à l'entrée du village.



Rencontre avec les anciens du village

Nous enchainons ensuite les pistes sans trop de difficultés. Ce sont les mêmes cases, les mêmes paysages qu'au Mali. Nous sommes maintenant dans la vallée du Ferlo. La végétation n'est guère plus luxuriante. En fin de journée, nous traversons une zone moins peuplée et cela se ressent au niveau des pistes qui deviennent très étroites. Nous allons collectionner quelques belles rayures en forçant le passage entre les arbustes. Et pourtant ce sont des pistes qui sont portées sur les cartes, l'erreur de positionnement des waypoints est de l'ordre de la centaine de mètres, parfois moins. Ce n'est pas ce soir que nous rejoindrons des pistes plus larges et plus roulantes, comme celles que nous laisse espérer la carte générale du Sénégal au 1:800 000.

Nous avons fait nos comptes : nous pourrions être demain soir à Joal. Pour cela, il faut faire l'impasse sur la section du Lac Rose., quitte à y revenir plus tard. Mais cela va dépendre beaucoup des pistes que nous allons rencontrer.

Je suis en tête et cherche la direction du village de Dindouni. Dans les ruelles, je dépasse le croisement de rue que l'on vient de m'indiquer et continue tout droit pour me rendre compte que je suis dans une cour de ferme organisée comme une petite hacienda. C'est rien de dire que nous venons de surprendre tout le monde. Le chef de la maisonnée, portant le chapeau traditionnel conique tel un mandarin, vient nous saluer. Il est jeune, affiche une élégance naturelle qui renforce encore plus sa prestance. Il s'enquiert de notre problème et nous explique la route à suivre. Pendant que je manœuvre entre les vaches et le tas de fumier, nous ne perdons rien du spectacle qui nous est offert : sur une estrade un groupe de jeunes femmes papotent, autour des ouvriers vont et viennent et des enfants jouent. La jeune femme du chef sort de la maison. Tout en elle est magnifique : ses vêtements, son port de tête, son allure et jusqu'à la couleur de sa peau sensiblement plus claire que la moyenne. Nous repartons presque à regret.

Nous voici enfin à Dindouni : tout le village vient à notre rencontre et entoure nos véhicules. Tout le monde veut nous serrer la main. Un ancien portant chapeau conique nous demande où nous habitons. Il ne connaît pas Toulouse mais il nous donne l'adresse d'un ami à Paris.....Une femme demande quel est le rallye qui passe en ce moment. Dans ces occasions, et spécialement comme cet après-midi où de nombreux "notables" du village sont venus jusqu'à nous, je descend de voiture pour être en communion avec le pays. Lorsque nous prenons congé, il est remarquable que sur une invite des anciens, les enfants s'écartent de la voiture.

Le même scénario se répète à Sinntiou Sileye, un autre village. Une jeune femme vient nous demander ce dont nous avons besoin. Elle est accompagnée de ses deux magnifiques enfants de un an et deux ans.

Un peu plus loin, dans la traversée d'un village, ce sont de jeunes filles "en bonne santé" (légèrement plus rondes que la moyenne) qui nous demandent du chocolat, nous ne sommes pas des martiens ! Nous nous enquérons de la route, enfin d'une route conforme à l'idée que nous nous en faisons. On nous répond qu'il y en aura lorsque nous mettrons la main à la poche.



Dans un village du Ferlo

Pistes toujours étroites. Un puits sur notre chemin à l'heure de la pause-lessive. Un groupe de jeunes femmes, leurs enfants dans le dos, arrivent tout de suite d'on ne sait où. Un jeune homme vient nous aider à puiser de l'eau car le puits est très profond. Sans que personne ne s'en occupe, deux ânes s'approchent prêt à tirer la corde. Mais Jean-Marc préfère accrocher la corde à son Mitsu. Il a vite fait de prendre ses marques et le jeune n'a plus qu'à vider l'outre. Les femmes nous montrent comment frotter le linge. Elles y mettent une énergie stupéfiante. Photos et distribution de petits savons, nous quittons ce puits avec beaucoup d'émotions.

Ce soir, nous roulons jusqu'à la tombée de la nuit. Installation au bord de la piste. Les bergers passent à droite et à gauche ramenant leurs troupeaux vers le village dont on voit les feux et entend les cris des enfants un peu plus loin. Nous sommes convenus de démarrer un peu plus tôt demain matin.

Waypoints et pistes sur le terrain se combinent comme il faut. Mais à Fété-Bowé, la "grande piste" promise sur le carnet de route n'est pas au rendez-vous. Dans la série des rencontres, ce matin c'est un maçon, en train de construire une maison, qui vient nous saluer les mains pleines de glaise, le matériau de base. Selon les villages, l'architecture des cases est différente : carrées ou rondes, crépies ou peintes à la chaux de couleurs chaudes. Deux jeunes filles rieuses s'encadrent dans notre fenêtré. Ce ne sera pas le cas de cet autre dont l'air hautain traduit la jeune fille de "grande famille".

Nous arrivons enfin à la piste qui fait la jonction entre Louga, Linguère et Matam. Etiquetée "Nationale 3" sur la 800 000ème, la réalité est loin de nos espérances. Les premiers kilomètres n'ont reçus aucun entretien depuis un demi-siècle. Nous roulons plus souvent à côté que dessus, le passage des rivières (heureusement à sec) se fait à gué, parfois avec un long détour. Nous débouchons sur une portion plus large et en très bon état, mais tous les 50m une barrière de cailloux interdit d'y rouler. Nous roulons à côté, de temps en temps à droite puis à gauche, puis à droite. Un scraper sur un plateau semi-remorque attire notre attention. Le tracteur est en panne, paraît-il, depuis une semaine nous disent les jeunes convoyeurs qui attendent patiemment dépannage et nourriture. Nous leur donnerons de l'eau. Nous longeons cette piste superbe pendant pas moins de 85 km avant, enfin, de monter dessus pour de vrai et y trouver un goudron médiocre. Nous ne sommes plus qu'à 6 kms de Linguère. Louga est à plus de 100km et la route s'améliore sensiblement. Nous voici enfin sur l'axe Dakar-Saint Louis -. Nous escamotons la boucle du lac Rose et envisageons sereinement notre arrivée à Joal pour ce soir. Lucky-Luck prend contact avec le gardien de la maison de Freddy.

Contrôle de gendarmerie à l'entrée de Thiers. On commence par les choses sérieuses : les cadeaux (stylo, lampe torche, montre, euros, t-shirt, casquettes.....) et comme nous n'avons rien, on s'inquiète de nos papiers. Nous sommes irréfutables : assurance bien sur, carnets de vaccination, pas de vitres teintées, extincteur etc., et la demande nous surprend : sommes-nous à jour du contrôle technique ? C'est bien la demande la plus étonnante quand on voit les poubelles ambulantes qui circulent.



La maison de Freddy "Al Gore"

Nous arrivons à la nuit à Joal. Lucky-Luck qui mène le train maintenant, a été trop vite. Il a dépassé la maison de Freddy et sur le chemin du retour, c'est Freddy lui-même et son gardien qui nous interceptent. Il n'était pas prévu que Freddy soit à Joal et c'est la surprise. Freddy nous ouvre les portes de sa maison. Ibrahima est le gardien de la maison de Freddy et son épouse Bintha est là aussi ce soir. C'est comme si la famille se retrouvait ici. Nous avons chacun notre chambre avec salle de bain : c'est Byzance ! Après que chacun ait raconté l'aventure qui nous trouve réunis ce soir, nous ressentons une petite faim. Freddy nous propose de tester sa cantine, à deux pas de chez lui, un minuscule restaurant où l'on sert des mets locaux. Freddy se régale de ces saveurs particulières mais il faudrait un peu plus de temps pour que les papilles de l'équipe soient à l'unisson. Pour ma part, je me contenterai du poisson sachant que la mer est à deux pas.

La journée fut fort longue et nous touchons aux rives du sommeil, alors que le Gloria de la nuit de Pâques carillonne au clocher de l'église.

Jour de Pâques. Freddy nous emmène à Fadiouth, l'île aux coquillages, pour la messe de la résurrection. Mais il nous prévient : la messe est à 10h30, il faut y être une heure à l'avance et une fois l'office commencé, on ne rentre plus dans l'église. Nous nous y rendons à pied, d'abord cela nous fera du bien après plus de deux semaines de 4x4. Et puis le parking est éloigné de l'église située sur une petite île reliée au "continent" par une passerelle. L'église contient entre 800 et 1000 personnes et nous sommes une cinquantaine de "toubabs". Les femmes sont à droite, les hommes à gauche. Ce qui surprend d'entrée, c'est que tout le monde a revêtu les habits du dimanche. Costume-cravate ou boubous traditionnels pour les hommes, boubous également pour les femmes ou robes de couleur. Les dames "d'un certain rang" sont en robe à volant, broderies anglaises et dentelles avec un châle fin sur les épaules (on réalise qu'il y a une réelle proximité entre les tenues des descendants des esclaves de la Caraïbe ou de Louisiane et les gens d'Afrique). Les enfants aussi sont bien habillés et nombreux sont les garçons qui portent le costume, acheté pour la circonstance car on a oublié d'enlever l'étiquette sur la manche du petit à côté de nous. Un autre a des chaussures trop grandes ou les manches de la chemise qui dépassent du veston. et de l'autre côté, les fillettes sont en beauté. Quelques rangs devant nous, qu'il est beau ce couple taillé dans des blocs d'ébène (du Tankanika) elle en robe blanche, lui en costume foncé et chemise blanche dominant l'assemblée de leur belle stature. Il y aura également 4 baptêmes d'enfants : Odette-Emilie, Madeleine-Catherine, Jean-Joseph et Pierre-André feront toute à l'heure leur entrée dans la communauté des chrétiens. Deux chorales vont animer l'office, une constituée de 50 jeunes filles et jeunes garçons et celle des anciens forte d'une quarantaine de membres. Tam-tam, guitares, maracas et petit orgue pour la musique. La messe est dite mi en Wolof-mi en Français et pour l'homélie, le célébrant s'adressera d'abord en français à la communauté européenne avant de poursuivre en dialecte local.

L'office aura duré plus de deux heures pendant lesquels les enfants - encadrés par les adultes - n'ont pas manifesté la moindre impatience. Tout le monde se retrouve à la sortie, se salue et se disperse à travers les ruelles du village. En guise d'apéritif, Freddy nous fait visiter le cimetière dont la particularité est d'y faire côtoyer chrétiens et musulmans. Il est sur une autre petite île et l'on y découvre d'un coup d'œil, la mangrove environnante.

Pendant ce temps là, Ibrahima est allé au port acheter du poisson et Bintha s'est mise en cuisine. On suce les arêtes. Parmi les quatre ou cinq poissons que nous avons dégustés, il y avait de la lotte et du capitaine.



Le cimetière et l'église de Fadiouth

Après la sieste, Freddy nous propose d'aller visiter le port de pêche. Il y règne une grande effervescence et l'apparition d'une barque à l'horizon provoque des remous dans la foule nombreuse et colorée qui attend sur le bord de la plage. Car, ici, pas de chalutier mais seulement de grandes barques armées par une petite dizaine de pêcheurs pour les plus grandes. Tout le monde cherche à acheter du poisson pour le revendre ensuite. Certains ont leurs mareyeurs attirés qui viennent avec la charrette à cheval chercher les casiers de poissons directement au bateau, d'autres travaillent au coup par coup comme beaucoup ces femmes qui veulent acheter seulement un seau de poissons. Elles vont et viennent d'une barque à l'autre, seule ou par petit groupe de 3 ou 4, dans l'eau jusqu'à la taille pour s'approcher des barques, les bébés dans le dos pour les jeunes mères.



L'arrivée de la pêche à Joal

Toujours à la suite de Freddy, nous allons rendre visite à Bintha et Ibrahima chez eux. Freddy les a aidés à acheter un bout de terrain et à construire leur maison autour d'un puits qu'il a fait creuser. Maison simple avec une grande cour bordée d'un haut mur. Luxe des luxes, il y a sanitaire et salle d'eau. Il y a plusieurs cases carrées car une partie de la famille vit ici dont la jeune sœur pas encore mariée. Freddy fait visiter comme s'il s'agissait de la maison de ses enfants. Bintha nous parle de la vie de quartier et de l'association des femmes qu'elle a montée, cahier de réunion à l'appui. Un des objectifs de l'association est de mettre à disposition des moyens pour la cuisine des jours de fêtes. Quelqu'un pousse le portail et c'est une voisine qui vient nous saluer. Puis une autre et encore une autre. La nuit tombe doucement. Je ne sais plus qui commence à tambouriner sur un bidon, une autre se met à l'unisson avec une gamelle, on pousse encore la porte et bientôt toutes les femmes du quartier se retrouvent dans la cour comme si le tam-tam avait été un signal. Des dizaines de paires d'yeux et des rangées de dents blanches font un cercle autour de nous, le tam-tam accélère et Binthou, la sœur aînée, rentre au milieu du cercle. Elle

entame une danse - endiablée est l'adjectif le plus approprié- où l'on sent des réminiscences de culte vaudou. La jeune sœur la remplace brièvement mais on comprend que son statut de future épouse ne lui permet pas ce genre de frivolités. Une voisine entre à son tour dans le cercle, le marmot sur son dos ne la gêne pas beaucoup. Binthou revient au centre et le rythme s'accélère, elle relève sa robe haut sur ses cuisses pour être plus à l'aise. Et maintenant, nous devons tous danser avec elles. Personne n'y échappera et surtout pas Freddy "al Gore" qui se déchaine. Il fait nuit noire depuis bien longtemps lorsque nous quittons le quartier.



Le rythme dans la peau

Pour le repas du soir, Freddy a commandé un ragout de mouton. C'est une belle africaine, vaguement cousine, qui est chargée du service. . La cousine veut aller à la soirée "Salsa" qui doit avoir lieu à coté. Freddy et Lucky-Luck veulent y aller aussi mais le problème c'est que ça ne commence pas avant 2 heures du matin. Freddy a toujours des histoires à raconter histoires vécues ou légendes comme celle de **Mama N'Guey** , le sorcier qui a une charrette tirée par un cheval à trois pattes. Les sabots du cheval, font une drôle de musique sur les pavés, on dirait

le tam-tam. Il ramasse les enfants qui traînent dans la rue aussi n'en voit-on pas beaucoup dehors lorsque la nuit est tombée. Il paraît que ceux qui l'ont vu en tremble encore Le voisin épicier ne l'a pas vu, mais il sait que quelqu'un l'a vu. Il habite derrière Joal, aux "trois Baobabs". Et ne traîne pas trop la nuit car il ne voudrait pas rencontrer ce personnage avec ses 4 bras et 4 yeux. Certains disent qu'il a un cheval boiteux mais d'autres l'ont vu avec un lièvre.....Pour plusieurs millions, personne n'irait se promener la nuit vers la mangrove des trois baobabs.

Et c'est déjà le départ. Freddy nous aurait bien gardés une semaine entière. Nous faisons une petite halte ravitaillement et un homme m'aborde. Il me demande si je fais partie de "la fondation des amis de Freddy". La renommée de Freddy "al Gore" est grande dans le quartier !

À M'Bour nous sommes bloqués par un taxi. Un jeune homme bien habillé en descend et s'adresse à nous.

"-bonjour tu ne me reconnais pas ?"

"-....non"

"-c'est parce que j'étais en tenue lorsque je t'ai contrôlé avant hier, je suis gendarme"

Il ne semble pas que ce soit ceux qui nous ont demandé à vérifier le contrôle technique mais bon. Il continue

"-hier, ma femme a eu un enfant"

"-très bien, vous êtes heureux"

"-nous étions contents mais le bébé est mort...."

"-nous sommes désolés"

"-prêtes moi de l'argent pour acheter le linceul, cela fait 7000CFA, viens demain à la brigade de M'Bour, je te les rembourserai " dit-il avec des sanglots dans la voix.

Il me voit hésitant.

"-Demain nous serons loin d'ici, nous partons pour le Mali"

"-tu ne peux pas m'aider», toujours avec des trémolos dans la voix

"-c'est difficile"

"-tans pis, je vais me débrouiller" conclut-il, car son arnaque vient de tomber à l'eau.

Il nous faut parler également d'une autre arnaque presque institutionnelle, celle des soi-disant écoles coraniques. Un marabout, sous prétexte d'éducation,

héberge des enfants et les envoie mendier dans les rues. C'est notre expérience à M'Bour : à peine la voiture arrêtée, ils sont des dizaines à nous entourer avec leur boîte où tintent une ou deux piécettes. La maigreur et le regard triste de ces enfants réclament un geste de notre part. Donner de l'argent, c'est entretenir le système car voici le marabout qui passe devant moi : les enfants l'entourent et son visage gras et son air suffisant démontrent sans ambiguïté à qui profitera notre don. Le don que je fais, c'est d'expliquer aux enfants, l'abus dont ils sont victimes. Mais il faudrait aussi convaincre les parents de familles trop nombreuses qui pensent assurer ainsi l'avenir de leur enfant. Le marabout exige entre 200 et 400 CFA par enfant et par jour sinon l'enfant sera battu. Et si comme nous, nous donnons à manger, l'enfant ne mange pas tout : il va revendre une part de nourriture pour satisfaire le marabout. On appelle ces enfants des "talibés". Ce qu'on en lit sur le net appelle la compassion des enfants et la haine des profiteurs. Quelques ONG s'intéressent à leurs cas, mais le mélange avec la religion rend leur travail très difficile.



Récolte du sel au Lac Rose

Ce matin, nous allons faire un tour à Dakar puis continuer par un pèlerinage au Lac Rose. Lundi de Pâques est jour férié et Freddy nous a prédit une circulation facile. Alors qu'est ce que ça doit être un jour ordinaire ?

Notre visite à Dakar est trop rapide pour que nous ayons autre chose que l'image d'une capitale qui contraste très fortement avec ce que nous avons vu jusqu'à présent. L'air est si pur que l'île de Gorée paraît toute proche. Nous remontons jusqu'à Rufisque pour prendre la route du lac Rose. L'endroit est touristique et les vendeurs de bibeloterie nous sautent littéralement dessus. Nous en viendrons presque aux insultes tant leur insistance est grande. Nous ne pourrions pas faire tranquillement de photo et préférons partir. Dommage, car le cadre a du charme. Nous repartons au cap vers Thiers puis ensuite Kaolack par de bonnes routes goudronnées.

C'est un peu avant Kaolack que nous quittons la route pour la campagne. Pas évident de trouver un coin de bivouac, car il y a de nombreux villages ou petits hameaux. Nous jetons notre dévolu sur un champ qui nous paraît à peu près tranquille. Un groupe de jeunes qui passaient sur la route vient nous saluer, et parmi eux, Boubakar qui s'exprime dans un excellent français. Ils sont en route vers le lycée qu'ils rejoignent à pied et Boubakar traduit les espoirs d'une jeunesse. Avec eux, deux jeunes filles, mais quand il dit que "*celle-là, elle est en âge d'être mariée et d'avoir des enfants*" il est clair que ce n'est pas l'avis de la demoiselle dont la chevelure défrisée montre qu'elle a d'autres aspirations. On ne réplique pas car Boubakar est le fils du chef et la charge est héréditaire. Après leur départ, il arrive d'autres jeunes car le village est tout près. Comme nous sommes dans un champ et non pas en forêt, nous allons avec Lucky-Luck rendre visite au chef de village et solliciter son accord pour notre bivouac.

Le chef du village s'appelle Omarsen et nous reçoit fort civilement. On apporte un banc pour que nous nous asseyions et après les présentations et les salutations d'usage, chacun parle de sa vie. Il y a là un groupe de femmes et d'enfants, Omarsen traduit. Il nous parle du travail de la femme africaine qui est très dur : levée à l'aube pour piler le mil, elle est la dernière couchée. D'ailleurs il cherche un partenariat pour faire évoluer son village. Ça tombe bien : "*-vous avez probablement des financements, nous avons des projets : soyons partenaires*". Ce n'est pas tout à fait comme cela que nous voyons les choses mais la discussion continuera et nous apprendrons beaucoup de choses sur l'organisation du village, l'école, la mise en culture, l'élevage, l'eau et les puits, les impôts et la charge de chef de village qui n'est pas remise en cause

sauf si le chef est malhonnête. A chaque fois, Omarsen traduit pour l'assistance qui est toujours sur l'estrade. Evidemment, nous pouvons passer la nuit dans le champ et il nous raccompagne jusqu'à nos voitures suivi de la smalah. La nuit tombe, un petit vent frais se lève et nous montons la tente bivouac derrière le Toyota. Dans le noir on ne voit plus que des yeux et des rangées de dents qui brillent mais personne et surtout les femmes n'en perdent pas une miette. De l'éclairage à la table de cuisine en passant par l'eau qui coule au robinet, il va falloir qu'Omarsen trouve beaucoup de partenaires s'il veut offrir le même confort à son village. Lorsqu'il juge la visite terminée, Omarsen repart avec son équipage qui emporte bouteilles en plastiques et boites de conserve vides. Il reviendra nous saluer demain matin et nous l'invitons à boire le café.

Un peu plus tard, dans la nuit un groupe de jeunes passe nous demander de l'eau, ils vont chercher du miel dans ces ruches artisanales que l'on voit dans les arbres. La nuit a été très fraîche : 19° au petit matin. Omarsen est de retour avec son frère qui ne parle pas le français. Il tient à son idée de partenariat mais nos réponses évasives ne lui laissent pas d'espoir. Nous quittons le village de Khayorh et laissons Omarsen à sa recherche de partenaires.



Piste "internationale" vers le Mali

Kaolack est à moins de 20 kms et nous retrouvons le grand axe routier qui relie la Casamance au reste du pays sans traverser la Gambie. Ce grand axe routier subit un gros trafic de camions et la chaussée est complètement dégradée. Parfois, un bout de piste court le long de la route et apporte quelque répit. C'est donc avec soulagement que nous arrivons à Tambacounda. C'est là que nous quittons la route de la Casamance qu'empruntent tous les camions, désormais cela ira plus vite. Il était prévu que nous traversions le parc du Niokolo Koba en empruntant les pistes du sud qui courent le long de la frontière guinéenne mais nous craignons que cela ne prenne trop de temps et ne nous permette pas d'arriver à Tombouctou dans le timing prévu. Nous suivons la belle route qui va nous permettre d'arriver à Kédougou en fin d'après-midi. La traversée du parc est sans surprise : il n'y a pas d'animaux qui vont traverser devant nous, j'ai juste aperçu un phacochère sur le bord de la route, c'est peu pour 250 kms. La route traverse la rivière Gambie où s'activent les lavandières à demi-vêtues. Le marché de Kédougou est assez bien approvisionné, Autour du marché plusieurs étals proposent étoffes de couleurs et indigos : un régal pour les chineuses. Mais la piste reprend. Quelques kilomètres plus loin, nous retraversons la Gambie qui n'est plus qu'un petit ruisseau. Le hasard du bivouac fera que nous pensions nous en être suffisamment éloignés alors que nous étions tout près d'une boucle. Heureusement les moustiques n'étaient pas au rendez vous.

Depuis Kédougou, nous longeons une magnifique piste en construction. Très large et surtout en remblai pour éviter les difficultés en saison des pluies. La plupart du temps, nous empruntons par le coté une excellente piste provisoire, ce qui nous conduit rapidement à Saraya. C'est un petit village où il ne faut pas manquer la piste vers le sud et le poste frontière de Satadougou. Jusqu'à Nafadji, la piste est ce que l'on peut qualifier d'acceptable quoique à l'évidence pas très passagère. À Nafadji, nous devons opérer un changement de direction à 90° et je rattrape Jean-Marc en limite de la portée radio. Il avait continué tout droit sur la piste en direction de la Guinée alors que j'interrogeais un villageois sur la piste de Satadougou. C'est une piste minuscule qui s'infiltré entre les cases. Cela correspond parfaitement à mon Wpoint et le villageois est formel. Pour un axe de liaison international, je m'attendais à un peu mieux. C'est quasiment un champ de laves et de cailloux brulés par le soleil où l'on distingue de vagues traces. Et pourtant, ces traces à quelques nuances près, se

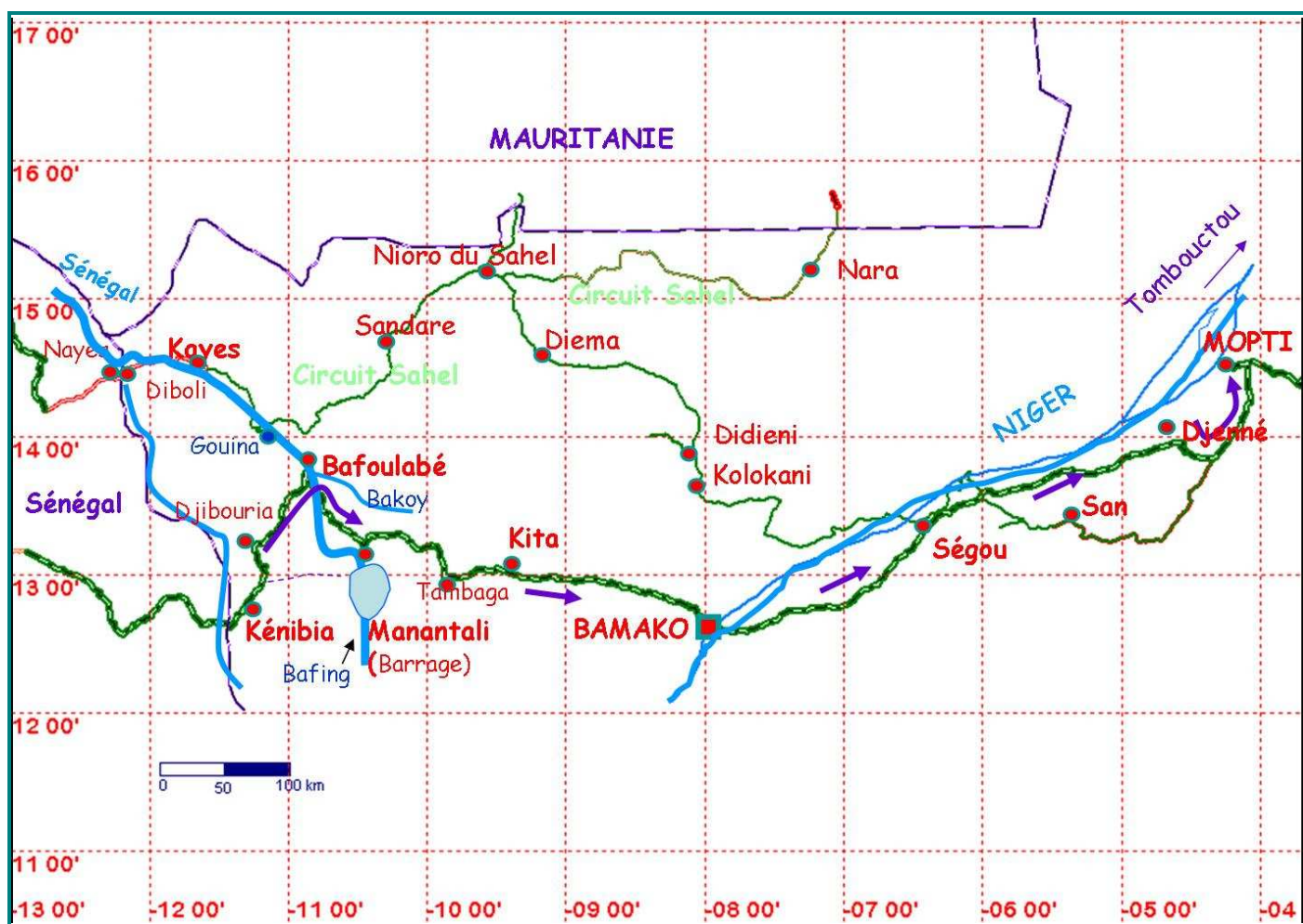
confondent avec la route tracée sur la carte. A la radio, Jean Marc annonce qu'il est à Satadougou et ne voit pas le poste de police où nous sommes censés faire nos formalités de sortie du Sénégal. Il n'y en a pas et je me souviens maintenant que c'est à Kédougou que nous aurions dû les faire. Satadougou est un minuscule village et la place centrale permet à peine de manœuvrer pour faire demi-tour. Derrière toutes les clôtures, des têtes apparaissent. Nous étions au milieu de nulle part et une petite centaine de personnes est autour de nous. La preuve que c'est un axe international, on nous demande des cadeaux, du tabac ...ou à défaut de l'argent. Un homme est monté sur le marchepied de Lucky Luck pour lui montrer le chemin qui conduit au gué de la Falémé, cette rivière faisant frontière naturelle entre le Mali et le Sénégal. Encore une déception : il ne coule qu'un filet d'eau dans la rivière. Ce n'est pas cette fois-ci que l'on va photographier les crocodiles.



La Falémé : Frontière Mali Sénégal vers Satadougou

Nous traversons la rivière et nous voilà de retour au Mali sans être sorti du Sénégal !

La piste "internationale" continue de l'autre côté de la rivière. Elle traverse un petit village qui s'appelle aussi Satadougou comme de l'autre côté du fleuve (au Sénégal c'est "Satagougou-Bafe" et au Mali "Satadougou Tintiba"). C'est ici que débute la N3 vers Kénibia et Kayes. Disons tout de suite qu'il n'y a pas de différence dans la qualité de la piste sinon un peu moins de rochers et un peu plus de sable et de latérite. Nous allons traverser quelques villages et quelques gués et c'est d'ailleurs dans un gué profond et heureusement à sec que nous croisons une patrouille de gendarmerie. Laquelle n'hésite pas à faire une marche arrière depuis le fond du gué pour nous laisser passer, démontrant une belle maîtrise de leur Toy série 7. Le fusil d'assaut à la bretelle, les gendarmes nous saluent en nous souhaitant bonne route.



Nous arrivons à Kénibia un peu après midi. C'est un grand village entouré de montagnes. Nous rendons visite à la douane locale (visite de politesse car nous avons toujours notre permis touristique valable un mois) puis au poste de police un peu plus loin "en ville". Le sergent de service transpire sur son cahier et après l'avis de son chef qui prend le frais sous les manguiers, nous tamponne les passeports.

D'après le vice-consul à Nouakchott, il y a une piste en construction entre Kita (au nord de Bamako) et Kénibia. Elle était même tracée sur la carte de son bureau et sur notre 1:2 000 000 figure une piste de liaison régionale (R9). Seulement personne, ici, n'en a entendu parler et l'on ne connaît que la piste vers Kayes ou celle vers Kita qui passe par le barrage de Manantali.

Nous optons pour la piste vers Manantali si elle est praticable. J'ai bien une trace GPS qui confirme les informations du sergent mais sur aucune de mes cartes en ma possession, elle ne figure. De plus, elle se situe dans un ensemble montagneux assez tourmenté. Si cette piste n'est pas praticable, nous pousserons jusqu'à Bafoulabé avant de redescendre vers Bamako.



La nationale 2 : Kénibia-Bafoulabé.

La piste de Kayes est en pleine réfection. Scraper, bulldozer et camions sont à l'œuvre pour créer un axe de circulation dont il est clair qu'il va rejoindre la piste en construction depuis Kédougou. À plus ou moins long terme de Dakar, on rejoindra Bamako par une route directe. Mais, pour l'heure, nous cherchons la piste de Manantali. C'était probablement ce petit chemin que nous avons laissé sur notre droite tout à l'heure. Il longe un hameau de quelques cases

avant de buter sur la falaise. Jean Marc est déjà hors de notre vue car il a pris le sentier qui monte en écharpe vers le plateau. Ses commentaires à la radio ne sont pas encourageants *"-piste innommable, énormes caillasses"*. Là-haut, il rencontre un jeune qui lui affirme qu'après 5 kms de galère, la piste va s'améliorer. Il poursuit un peu mais nous décidons de ne pas tenter ce passage et de faire le détour par Bafoulabé. Nous allons prendre la "Nationale 2" à Djiboura, quoique la dénomination de nationale ne nous garantisse pas un voyage tranquille.

Arrêt "campagne électorale" comme dit Jean-Marc. Nous ne pouvons pas traverser un village autrement qu'au ralenti. Invariablement les enfants d'abord, les mères de familles puis les anciens arrivent. Nous serrons des mains : tout le monde veut toucher les toubabs (il paraît que ça porte bonheur). Après les salutations d'usage, nous demandons notre route même si elle est évidente. On nous donne une foule de détails parfois inconsistants. Il faut partir, on nous lâche à regret.



Autour d'un puits

A Djiboura, la piste monte sur le plateau. Mal pavée dès le début, ça ne s'améliore pas une fois en haut. Il s'agit probablement d'une ancienne route coloniale construite sur un soubassement en pierre et recouvert de latérite. Années après années, la latérite a été lavée, il ne reste plus qu'un champ de pierres. Les pistes latérales nous sont impraticables car il n'y a quasiment que des motos ou des charrettes qui y circulent. Nous n'aurons parcouru qu'une petite cinquantaine de kilomètres avant le bivouac dans une clairière défrichée par brulis. Et comme ça brûle encore pas mal dans le secteur, nous ne sommes pas si mal que ça ici.

Il nous faudra faire plus d'une trentaine de kilomètres dans ces conditions éprouvantes avant de trouver des pistes plus larges. L'arrêt à un puits dans un village est l'occasion de sympathiques rencontres. Il y a le vieux sage, les adolescentes et les jeunes filles coquettes, les mères qui lavent les enfants (comme chez nous, les enfants aiment jouer avec l'eau mais pas se laver), ceux qui ramènent " leur fraise " espérant un cadeau et les femmes d'un âge certain, la poitrine dénudée, et aussi le motocycliste qui s'arrête pour se mêler au groupe, tout un ensemble de personnages qui enrichissent cette rencontre. Le motocycliste repart en nous disant qu'il va se reposer..... Ah bon, il n'est que 10 h. du matin ! C'est au vieux sage et chef de village que nous donnerons ce que nous estimons le juste prix de l'eau.



Le Bafing à quelques kilomètres de Bafoulabé

La lessive faite, la piste reprend. Un peu plus large et un peu plus roulante. D'ailleurs voici un camion, le premier depuis fort longtemps.

Nous longeons maintenant le Bafing. Quelques jardins sont installés sur les berges sur une vingtaine de mètres mais pas au delà. C'est très curieux de voir cette eau couler dans un environnement désertique. Car au delà de la zone des 50m, tout est sec.

Nous arrivons enfin à Mahina, la grande banlieue de Bafoulabé. Le marché est pauvrement approvisionné en légumes et plus, ils ne sont pas très beaux. Nous allons jusqu'à Bafoulabé. Le village est mort, nous tournons autour de la sculpture de l'hippopotame, il y en a dans le fleuve. C'est ici que le Bafing et le Bakoy se rejoignent pour former le Sénégal. Il paraît que l'on peut traverser le fleuve sur un petit bac mais un gendarme nous informe que l'on peut passer par le pont du chemin de fer à Mahina. Retour à Mahina. Le convoi qui attendait en gare est passé, nous nous engageons sur le pont. On tarde un peu pour les photos alors que de l'autre côté, on s'impatiente. Le préposé court après Lucky-Luck qui aurait abimé l'aiguillage en montant sur la voie.....



Traversée du Bafing sur le pont de chemin de fer de Mahina.

De l'autre côté, une belle piste s'offre à nous. On nous confirme qu'elle conduit bien à Bamako. Je n'avais des points que pour une piste qui longeait le Bakoy. Nous sommes un peu dans l'inconnu mais la carte routière confirme que l'on peut passer par Manantali.

Nous n'avons pas à le regretter : jusqu'à Manantali, la piste longe le Bafing, elle est superbe sauf un énorme trou derrière une bosse. Voilà pourquoi les camions nous invitaient à ralentir. Espacés d'un ou deux kilomètres, nous écrasons l'accélérateur tirant derrière nous un énorme panache de poussière rouge. Ça fait du bien après la purge de ce matin.

Manantaly : le barrage est grandiose. Malgré les indications d'un policier, je néglige une petite piste et m'engage sur la route du barrage que nous traversons presque complètement avant qu'un gardien ne nous rattrape en moto. Plus mauvaise fois que moi tu meurs, carte à l'appui, je démontre au gardien que c'est la route de Kita. Il éructe, s'étrangle *"-ce n'est pas ma faute s'il n'y a pas de pancarte"* et nous intime de déguerpir. Maintenant, nous avons la vue depuis le bas, le barrage est magnifique (la centrale a été mise en service en 2002 alors que le barrage était terminé depuis 1989).



Le Bafing à la sortie du Barrage de Manantali

De Manantali vers Kita, la route étroite est goudronnée avec de rares passages en latérite. Nous croisons quelques motos. Nous arrivons en fin de soirée vers Tambega. C'est là que l'on rejoint la route Kita-Kénibia. Effectivement vers Kita, c'est un beau goudron alors que vers l'ouest, c'est encore une grande piste en construction. Bivouac dans une petite clairière non loin de la route. Nuit chaude et tranquille !

Le goudron arrive jusqu'aux faubourgs de Kita. Nous devons nous acquitter d'une taxe de circulation alors que le goudron devient latérite. Nous traversons Kita, c'est jour de marché et la foule est très dense. Nous voici sur la route de Bamako avec un nouveau péage et c'est encore un très beau goudron.

La circulation est très fluide jusqu'aux portes de Bamako. Nous avons initialement prévu de nous y arrêter. Un ami d'Olivia offre un campement à la sortie de la ville. Comme il est encore de bonne heure, nous allons pousser notre avantage sur le planning.



Le delta intérieur du Niger vers Ségou

Pour le moment, la traversée des zones commerçantes de Bamako est encore une belle partie de sport. Nous avançons au rythme de feux rouges que personne ne respecte, nous sommes immergés dans la vie de ce quartier où se mélangent grossistes pour tous les produits, épiceries, quincailleries, barbiers et coiffeuses, chaussures et vêtements, restaurants et fast-food locaux, marchands de "4 saisons" et vendeurs à la sauvette. Nous sommes bloqués à hauteur d'un salon de coiffure où jusque sur le trottoir, on pose des postiches, on défrise, on tresse des nattes sur de sublimes et jeunes africaines. Aux feux rouges suivants, ce sont d'autres métiers, d'autres points de vue alors que nous avançons de concert avec un bus déginglé qui ne nous concède pas un pouce d'espace.



Mosquée d'un petit village au bord du Niger

C'est encore du bon goudron jusqu'à Ségou où nous arrivons en fin d'après-midi. Petit tour dans la ville et puis c'est à nouveau la piste. Maintenant nous longeons le Niger, les villages se succèdent. Pour un bivouac tranquille, je propose de demander l'hospitalité à un chef de village. Premier village au hasard, très étiré en longueur et le chef de village habite tout au bout. Nous nous arrêtons sur une placette qui surplombe une mare boueuse. Les ruelles étant trop étroites, je vais à pied à la rencontre du chef guidé par un homme rencontré entre deux portes qui serait le fils du chef. Me voila transporté en plein moyen-âge, tout au moins pour l'architecture. Il me faut passer un certain nombre de portes, traverser des ruelles étroites pour enfin déboucher dans une grande cour entre de hauts murs. Dans un angle de mur, une Mama fait la cuisine sur un feu de bois à ras de terre. Le chef, assez vieux, s'installe en face de moi, par les portes de la cour arrivent 3 autres anciens qui s'installent selon une préséance bien visible, un jeune est assis sur le coté, ce sera l'interprète. Ma requête est simple, avoir l'autorisation de s'installer en bordure du village pour passer la nuit : traduction, délibération des anciens, décision du chef. Le chef acquiesce

et se lève, l'audience est terminée, je reviens au 21ème siècle par le chemin inverse.



Dans un village, copie revisitée de la mosquée de Djenné

Nous lisons une grande déception sur les visages car tout le village, au courant on ne sait comment, pensait que nous allions monter le barnum sur la placette à côté de la mare à moustiques. Nous trouvons un petit espace à la sortie du village. Quelques-uns viendront nous rendre visite, mais entendant les ronflements d'un équipier (je sais qui c'est) repartiront déçus.

Et le matin se lève sur le Niger. Le fleuve est loin, des bras d'eau dans les zones inondables sont à nos pieds. Pêcheurs et jardiniers sont à l'œuvre avant le soleil. C'est même une jeune jardinière qui arrose le jardin voisin et nous salue en revenant au village alors que nous n'en sommes qu'au premier café. Nous allons suivre le fleuve toute la journée. Même si souvent on ne le voit pas, il est omniprésent. Le fleuve s'étale et se divise en une multitude de bras. Nous sommes dans ce que l'on appelle le "Delta intérieur". Les villages que nous

traversons n'en sont jamais très éloignés. Dans tous ces villages, la mosquée est une petite œuvre d'art : sur le même style que celle de Djenné ou de Mopti, elle occupe la même place que les églises dans nos villages : point de rassemblement, aire de jeux pour les enfants, place du marché et début des pistes.



La mosquée de Djenné

Nous nous égarons sur quelques pistes parallèles avant de revenir sur la route prévue. Quelques belles palmeraies viennent rompre la monotonie du paysage. A l'entrée de Djenné, nous franchissons un bras du Niger où une bande de gamins se baigne dans l'eau boueuse. Voici Djenné, la sœur jumelle de Tombouctou.

Le "parvis" est une grande place carrée qui sert aussi bien de gare routière que de marché au bois. Le bois est une affaire de femmes (en général des Peuls c.-à-d. l'ethnie des éleveurs). Chaque vendeuse attend devant son tas de branches et de buches, les acheteuses souvent de jeunes filles, font leur choix et repartent avec le fagot sur la tête. Quant aux garçons, ils préfèrent traquer le touriste et, à ce titre, nous constituons une cible de choix. La visite de la mosquée est leur programme de base. Normalement les non-musulmans ne peuvent rentrer

dans la mosquée mais, là, moyennant quelque monnaie, il y a des arrangements avec Allah. On nous propose également de monter sur les toits d'une maison voisine pour avoir un coup d'œil d'ensemble. La richesse que ces guides de quatre sous ne connaissent pas et que nous recherchons, c'est tout simplement la vie ordinaire d'une petite ville et le marché avec ses étals d'épices, de quelques légumes, le boucher et ces mille autres métiers qui se résument en un demi-mètre carré, est ce que nous aimons découvrir.



Djenné : rue à coté de la mosquée

Situé en face de la mosquée, dans une enceinte fermée, bruit, odeur, couleurs et mouvements sont notre régal. De leur côté, nos épouses suivent trois gamins pour voir la coopérative des femmes où travaille la grand-mère de l'un d'eux. Elles font le bogolan, une pièce de coton teinte avec des écorces d'acacias et de baobabs qui fait la réputation de Djenné et de sa région. De mon côté, je cherche le port mais nous sommes en période de basses eaux et les barques gisent sur le flanc dans une eau boueuse. Dans une flaque tout aussi boueuse où se déversent les détritrus de la ville, garçons et adolescentes font leur toilette :

il y a de quoi frémir devant ces conditions sanitaires inconcevables pour nous ! Nous quittons Djenné alors que le soleil décline.



Djenné : le "port"

Le lendemain nous retrouvons sur la route de Mopti. Il faut passer le Bani (affluent du Niger) sur un bac. Nous apprenons par la même occasion que nous devons nous acquitter d'une taxe de séjour..... spécifique aux touristes bien évidemment. La somme n'est pas symbolique (2000CFA =3 euros) et nous protestons pour la forme car cela ne correspond à aucun service. Le Bani, en cette saison, fait à peine une centaine de mètres et la traversée est très brève. Au carrefour de la route de Djenné avec le grand axe Bamako-Mopti, le contrôle de gendarmerie n'a pour but que de vérifier si nous avons bien payé la taxe ! Et nous repartons : nous roulons de concert avec une multitude de carrioles colorées. Carrioles à 4 roues, tirées par des chevaux. Dedans s'entassent des familles entières depuis l'ancêtre perdu dans ses rêves jusqu'au bébé pendu au sein de sa mère. Font également partie du voyage moutons et chèvres qui semblent apprécier la promenade, inconscients du projet que l'on nourrit pour eux. Car tout ce monde se rend au marché de Somadougou, le grand marché du dimanche. Nous ne faisons que le traverser au pas, tant la foule est compacte.

Alors que nous sommes aux premières heures de la matinée, déjà certains ont fait affaire et repartent soit dans des carrioles mais aussi s'entassent dans de vieux bus ou dans des bennes de camion. Et lorsque nous émergeons de ce chaudron, c'est pour croiser dans l'autre sens, la même multitude de carrioles qui au grand trot des chevaux convergent vers le village.



La mosquée de Mopti depuis la porte de la ville.

Nous sommes bloqués à Sévaré, au grand carrefour des routes de Tombouctou et du pays Dogon. Une cinquantaine de cavaliers se rend en procession chez le gouverneur de la province. De Sévaré à Mopti, la route court sur une digue qui domine rizières et champs dans les zones inondables. La mosquée se reflète dans un bras d'eau à l'entrée de la ville. C'est de là qu'il faut faire les photos car en ville, on manque totalement de recul pour apprécier une architecture parfaitement entretenue. Nous en faisons le tour par les petites rues où, entre ombre et soleil, nous avons un résumé de la vie du quartier. Nous poussons jusqu'au marché des femmes : un marché ordinaire tenu quasi exclusivement par la gens féminine sauf peut être le boucher. Nous avons parcouru tellement de marchés et de souks que l'ambiance ne nous surprend presque plus et pourtant

celui-ci mérite une mention spéciale : non pas pour l'odeur ni la propreté (...!) mais pour l'animation qui y règne. Le marché est relativement grand et déborde même à l'extérieur. Tout autour du marché de nombreuses échoppes. Geneviève (Ubats) à la recherche de l'indigo, va en visiter quelques unes



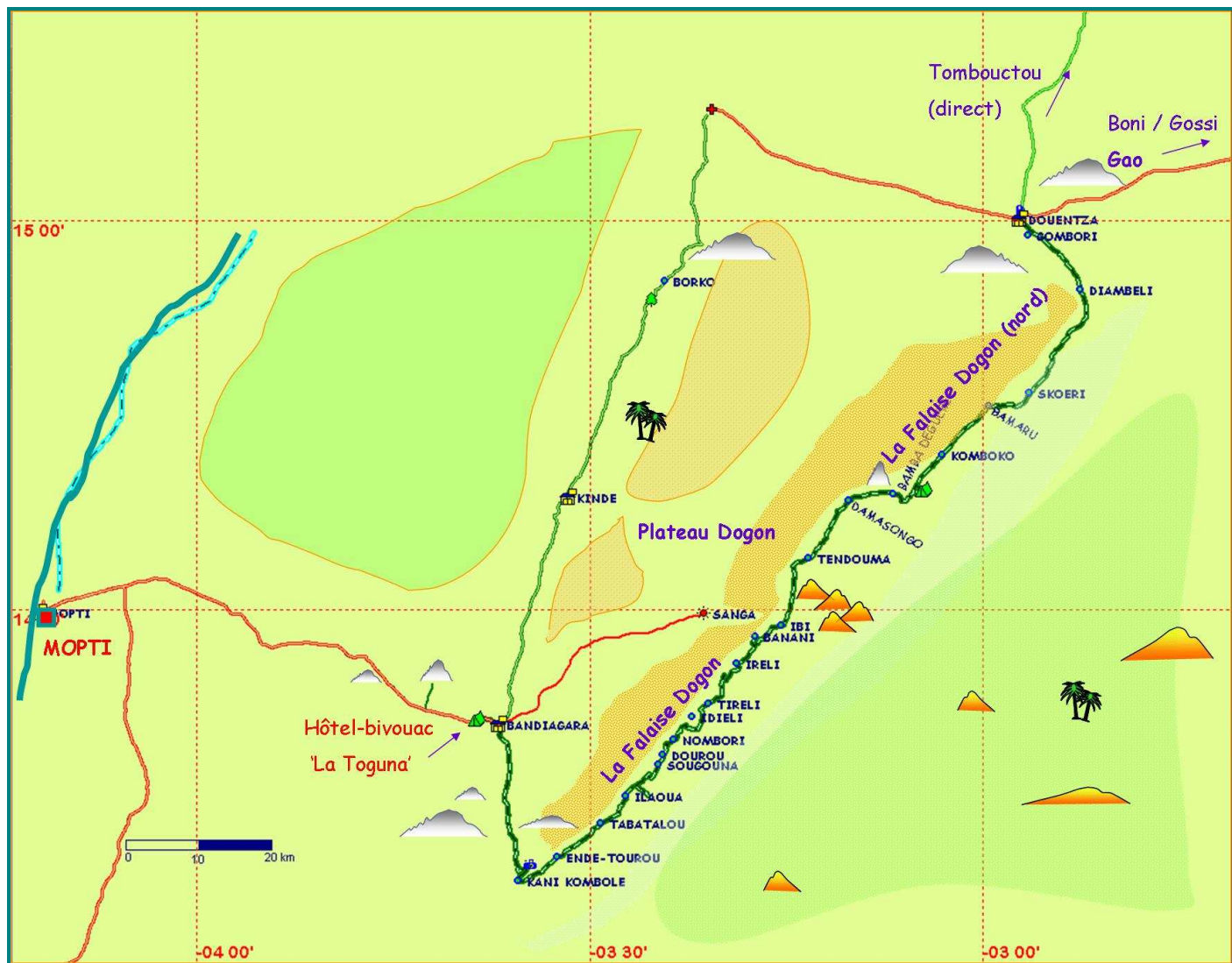
Le marché des femmes.

Nous remontons vers les voitures. Au coin des rues, les lavandières font la lessive, les mères sont entourées de la famille, les jeunes garçons jouent avec les robinets et les gamines de 8-10 ans sont au travail, le métier s'apprend très jeune !

C'est sur la route de Bandiagara, que nous réalisons que de Mopti, la Venise malienne, nous avons tout vu saufle port sur le Niger. "Ubats-organisation" comme dit J-M, a complètement "foiré" cette visite.

Nous reviendrons.....

Nous arrivons à Bandiagara en fin d'après-midi. Bandiagara est connu comme la porte d'entrée du Pays Dogon. Quoique située sur le plateau, la chaleur est étouffante. Nous n'avons pas entamé le tour de ce grand village que nous sommes déjà cernés, Guides, hôteliers, intermédiaires plus ou moins mandatés par tout ce qui commerce ici, nous entourent, nous assaillent, nous proposent de dépenser nos CFA dans tout un tas d'activités qui ne nous intéressent pas tout à fait.



Après un petit temps de réflexion, nous allons rendre visite à l'office de tourisme. Sous les voutes en béton où il fait frais, nous interrompons la douce somnolence du responsable. Le monsieur nous reçoit fort aimablement mais en fait en dehors de soutenir et coordonner les différentes actions locales de promotion et de conservation du patrimoine, il n'est pas en charge de la gestion des organisations touristiques. Cependant, la visite n'a pas été inutile car nous avons une première approche du pays Dogon. Reste donc à visiter le bureau des

guides, pour voir ce qu'ils proposent. Impossible de le rater, une double haie de mobylettes et de motos nous y escorte. Lorsque nous y pénétrons, le chef s'apprête à dégoupiller une "*lager*" ruisselante de fraîcheur. Les prestations et les tarifs sont codifiés : visite par personne =4000CFA, un repas =3000CFA, une nuit dans un bivouac : 3000 CFA, Taxe spéciale de visite : 3000CFA + les noix de kola à offrir au chef du village , plus les extras du guide comme par exemple pour nous son déplacement par ses propres moyens sans oublier un petit pourboire à la fin. Mais le chef est pressé, la "*lager*" se réchauffe et nous n'avons pas passé la porte que la capsule a sauté.



Couverture typique des greniers en pays Dogon (Djibonguo)

Nous rejoignons pour la nuit l'hôtel-campement "la Toguna" sur la route de Mopti. La "*toguna*" en pays Dogon, est la case à palabre au plafond très bas, de sorte que, si dans la discussion, on s'énerve (rare) et que l'on se lève brusquement, on soit rappelé à l'ordre par un coup sur la tête. Le campement offre beaucoup d'espace, des toilettes presque comme chez nous, des douches et surtout un petit restaurant qui va permettre aux épouses de se croire en vacances. Le poulet court encore lorsque nous décidons de l'inviter dans notre

assiette, le plat de frites est très généreux, et la bière un peu tiède. Seuls quelques moustiques ont décidé de nous gâcher la soirée.

Lorsque nous mettons le cap sur la falaise Dogon, il est beaucoup trop tôt pour que la cohorte de motocyclistes nous accompagne. Djibonguo, le premier village sur la vieille piste de Bankass, se trouve sur le plateau. Nous y trouvons déjà l'architecture typique des cases Dogons mais aussi une mosquée et une petite église, quelques hommes devisent tranquillement sous la toguna. Quelques kilomètres plus loin, la route arrive au bord de la falaise et nous avons sous les yeux le panorama maintes fois décrit de cette muraille rocheuse tournée vers le désert, au sud. La route serpente longuement dans la falaise pour atteindre Kani Kombole où nous quittons la route de Bankass pour suivre la piste qui va longer la falaise sur une grosse centaine de kilomètres en remontant vers Douentza. Tali est le premier village avec un peu plus haut, à mi-hauteur de la falaise, des greniers, des maisons. Encore quelques kilomètres et c'est le grand village d'Ende partagé entre plusieurs quartiers.



Un bivouac campement à Ende (dominé par un beau monolithe)

Certains mordent sur le désert, d'autres sont au pied de la falaise et d'autre encore dans les éboulis qui montent vers les greniers en haut. Du point de vue touristique, Ende est le village le plus organisé : musée, toguna décorée de sculptures dogons, nombreuses échoppes, hôtellerie et racolage permanent. Nous continuons espérant voir toujours mieux. Les villages de Bagourou, Tabatalou, Diondouru pour ne citer que les plus grands sont des copies conformes. Partout se sont établis des camps-bivouacs que ce soit pour s'y arrêter avec nos véhicules, ou dormir dans des cases au confort plus ou moins spartiate. Restauration et animation sont également proposées. Parmi les animations, on nous a proposé d'assister au réveil des morts ou à une petite cérémonie en leur honneur. On nous sert souvent le même refrain : vous avez de la chance, ce soir cérémonie et danses pour les ancêtres. Je m'écarte de la piste pour traverser un village. Les hommes sont en train de mettre la dernière main à l'entretien de la mosquée.



Traversée d'un village dogon

Pour photographier, il faut payer, pour passer il faut donner des cadeaux, pour le chef il faut des noix de Kola (je n'en ai jamais vues sur les marchés !). Je fais mine de ne pas comprendre et fait demi-tour. L'endroit est très touristique, rien à voir avec l'accueil que nous avons reçu au Sahel ou dans la vallée du Ferlo.

Le prochain village s'appelle Iloua. La piste monte sur une dune avant de redescendre vers les cases. Le sable est juste porteur et c'est ensuite un pur plaisir de se laisser glisser dans un canyon entre les dunes. En bas nous sommes attendus avec des propositions touristiques toujours plus alléchantes. Et la piste continue le long de la falaise. Pas pour très longtemps car à Guimini, nous butons sur une dune qui nous interdit le passage. Nous tentons une piste qui s'infiltré entre de petits jardins mais elle part vers le sud. Retour au cordon de dune et nous ne trouvons pas de passage : pas la moindre faiblesse, la piste est bien verrouillée. Nouveau demi-tour et Lucky-Luck trouve un passage dont le départ était masqué par des dunes. Il s'y engage et réussit à arriver au sommet. Jean-Marc se lance à sa suite mais à mi-parcours commence à jardiner et se pose : il lui faut dégonfler.



Descente de la dune d'Iloua

Le terrain est bien travaillé, je vais également enlever un peu d'air. Nous approchons de la méridienne, le sable est brulant et autour de nous 50 ou 60 personnes dont beaucoup d'adolescents sont venus au spectacle et faire des propositions touristiques. Un arbre au sommet de la dune va nous procurer un peu d'ombre pour la pause. Nous n'avions pas vu qu'il y avait des ruches entre les branches, et les abeilles s'invitent à notre table.

L'après-midi nous voit continuer à suivre la piste au bas de la falaise. Nous arrivons ainsi au village de Banani. Jean-Marc est entré le premier dans le village mais ne trouve pas la suite de la piste et repart. Normalement dans ce village il y a une autre piste qui permet d'accéder au village de Sangha sur le plateau. Nous ne la voyons pas mais il aurait fallu continuer un peu plus avant entre les cases, s'arrêter, descendre de voiture et demander.



Village du nord de la falaise. Moins de tourisme, plus d'authenticité !

Dans un autre village, c'est un adolescent qui nous propose une visite des greniers de la falaise à prix cassé. Il n'est pas guide mais il est chez lui. Nous étions prêts à conclure un marché lorsque la polémique s'engage avec d'autres aspirants-guides. Le prix enfle, le droit de faire des photos fait encore monter les enchères, on ne parle pas de la taxe de visite mais ça va venir. Nous remettons à un peu plus loin la visite du "Dogonland". Désormais, les villages sont moins visités et si l'on note ici ou là quelques campements, la fin de la saison touristique a sonné l'heure de la mise en sommeil. Bamba, présenté comme le village référence de la falaise nord n'est qu'un hameau ordinaire, (où cependant le téléphone marche). Nous visitons à Ouéré un de ces campements presque à l'abandon mais l'état des sanitaires nous fait fuir immédiatement. Nous allons lui préférer une petite cuvette sur le plateau dunaire en face de Bamba Deguère, un grand village au pied d'un imposant massif rocheux que nous voyons disparaître dans le crépuscule.

L'aube ne s'est pas encore annoncé que nous avons déjà de la visite. Un berger a entamé une conversation difficile avec Jean-Marc. Me voyant émerger de la tente de toit il vient continuer la conversation avec nous. J'aurai aimé un peu de tranquillité pour m'habiller mais je ne réussis pas à l'éloigner. Je suis donc réduit à faire mon petit strip-tease matinal en sa présence. Le monsieur se penche pour vérifier que le toubab est fait comme les autres et rassuré s'en va voir chez les Lucky-Luck. Il était temps car ce sont trois frères et sœurs qui sortent maintenant de la dune. Ils ne demandent rien mais observent sans en perdre une miette tous nos faits et gestes. Et cadeau suprême, ils repartent avec des bouteilles et de boîtes de conserve vides, autant de récipients aux usages insoupçonnés. Nous sommes encore en pays Dogon mais loin de ce que l'on en présente habituellement. Nous avons tous le même sentiment : mercantilisme et islamisation ont déjà tué l'esprit Dogon. Sommes-nous passés à côté de l'essentiel ?



La piste de Douentza

Nous redescendons vers le village avant de reprendre la piste de Douentza. Les pistes sont beaucoup plus marquées désormais et d'ailleurs nous y rencontrons un camion. Quoique vide il ne s'arrêtera pas pour embarquer un groupe de femmes qui avancent sur la piste, le bébé dans le dos pour les jeunes mères à qui un mouvement de hanches permet de donner le sein sans interrompre les occupations. Elles nous saluent sans se préoccuper de la poussière que nous soulevons malgré notre vitesse très réduite.

Pistes de sable, hautes murailles rouge-orange, la route de Douentza ne manque pas de charmes. J'ai choisi la route la plus au sud celle qui s'avance un peu vers le désert et qui nous donne avec un certain recul une vue d'ensemble sur les falaises du pays Dogon.

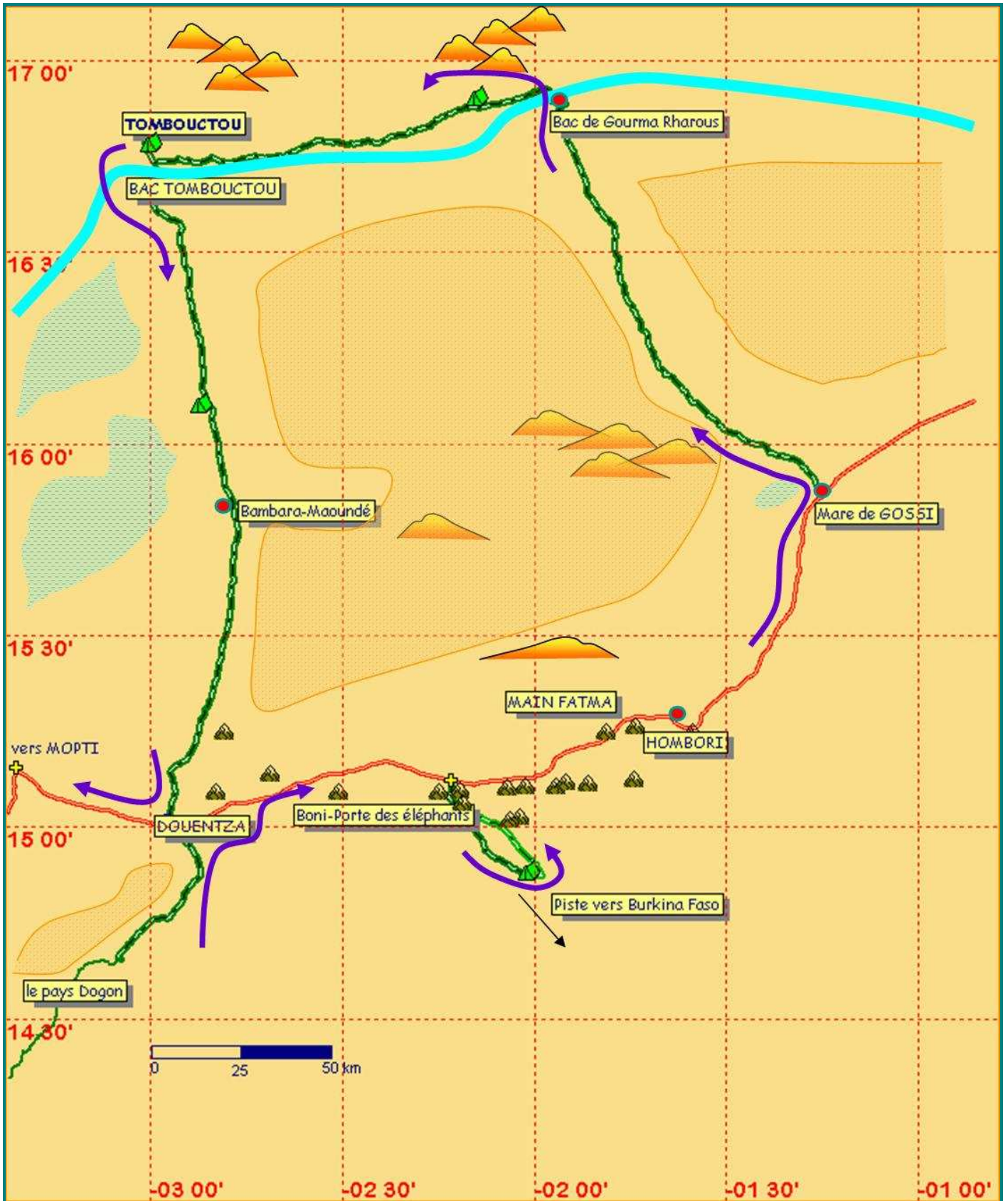


La route de Gao

Nous sommes presque surpris d'être déjà à Douentza dont la traversée des premiers quartiers pourrait nous faire douter que nous sommes au XXIème siècle ! Un peu plus loin, nous trouvons un point d'eau dont on nous assure qu'elle provient d'une source réputée pour sa qualité. C'est une adolescente qui gère ouverture et fermeture de la robinetterie mais c'est à un ancien mollement allongé sous la Toguna que nous réglons toujours généreusement le prix de l'eau. Là aussi les jeunes filles du voisinage se sont trouvées en manque d'eau "par hasard " à ce moment-là (ah, la curiosité féminine....). Elles ne refusent pas qu'on les aide à mettre sur leur tête la bassine de 20l, pendant que nos bidons se remplissent.

Escale ravitaillement au marché local, plein de carburant sur la route de Gao où le pompiste nous entretient longuement de St Exupery. Il a fait ses classes avec les sœurs de Mopti et St Ex faisait partie du lot de bouquins mis à sa disposition. On devine derrière cet homme une soif de connaissance et nous nous

promettons que si notre route repasse un jour par ici, nous aurons quelques kilos de papier pour lui.



Nous prenons la route de Gao vers le pays des éléphants. De Mopti à Gao la route est goudronnée. A la sortie de Douentza, elle s'engage dans un massif montagneux qui prolonge la falaise de Bandiagara dont seuls les sommets subsisteraient. Cela tranche avec le cadre qui a été le notre jusqu'à présent et ressemble beaucoup à certains clichés de l'ouest américain popularisé par les films de western. Nous avons trouvé refuge pour déjeuner dans un coin tranquille un peu à l'écart de la route. Nous sommes vite repérés : un, deux trois adolescents arrivent, s'assoient à quelques distances et observent les toubabs. Puis un éleveur avec sa charrette à âne fait un détour, sa jeune femme est enceinte, elle aura droit à un petit cadeau symbolique. Après nous avoir observés un long moment, elle enlève ses tongs et saute prestement sur le plateau où elle s'installe en tailleur. Allez hop.

Entre la mangue et le café, quelques photos. Dès que les adolescentes ont pu se voir sur l'écran de contrôle, elles feraient des photos tout l'après midi. Et en voila encore deux autres. Mère et fille ou cousines ? Qui sait. La plus jeune, sans être mignonne est assez typée avec une multitude d'anneaux aux oreilles et des scarifications sur le visage (probablement une Peule). Elle se prête de bonne grâce au jeu de la photo puis nous invite ensuite à la suivre pour aller continuer le jeu dans le village non loin. Mais la pause est terminée, nous reprenons notre chemin.



La porte des éléphants

Nous ne nous lassons pas d'admirer toutes ces émergences rocheuses qui doivent culminer à 200 ou 300m au dessus de la plaine. Certaines, assez lointaines, sont noyées dans la brume mais pour les plus rapprochées, on y remarque une multitude de tours, de colonnes détachées qui, sous des climats moins sévères, feraient le bonheur des spécialistes de la grimpe. Cela doit être connu car on parle des monts Hombori qui sont un peu plus loin. J'ai trouvé sur internet les descriptions succinctes de quelques voies d'escalade mais pas de publications généralistes sur ces massifs.



Sentinelles minérales autour de Boni

Grande excitation dans le team ! Jean-Marc repère "une drôle de bête" sur le coté de la route. Lucky-Luck a le temps de faire deux photos avec le zoom au maximum. Ils pensent tous deux qu'il s'agit d'une lionne, la vision ayant été assez fugitive dans une zone de petite végétation.

La porte des éléphants se dessine enfin : un grandiose passage dans la muraille qui culmine autour de 400m de hauteur. La piste de Boni l'emprunte mais avant de s'y engager Lucky-Luck va réveiller le gendarme qui somnolait à l'intersection.

"-nous avons vu une lionne, est-ce possible"

"-euh! Hein, vous dites"

"-une lionne"

"-je vais rendre compte, on fera une battue...."

"-une lionne, vous croyez qu'il y en a encore ?"

"-c'est bon, circulez !"

Nous voilà à Boni. Je croyais qu'il ne s'agissait que d'un simple hameau mais c'est un grand village avec quelques échoppes et des puits. Nous apprendrons qu'il s'y tient aussi un grand marché hebdomadaire et que l'on y vient même depuis le Burkina Faso, car la frontière est à environ 60 kms du village. Nous sommes en train de chercher notre route quand un escogriffe nous aborde :

"-vous êtes venus pour les éléphants ?"

"-pas spécialement, mais à l'occasion...."

"-on les a vus il y a deux jours"

"-Ah, bon, où ça ?"

"-ils sont en route vers le Burkina Faso, je peux vous accompagner mais d'abord il faut vous faire enregistrer à la gendarmerie"

Ça tombe bien nous sommes en face du poste de gendarmerie. Nous y arrivons avec nos passeports et nos papiers de véhicule à la main. Le gendarme, en short, est en train de déguster une mangue à la pointe du couteau. On sent qu'on dérange un peu et vu que la mangue est juteuse à souhait on risque d'avoir en supplément un tampon spécial sur le passeport. Mais la conversation prend un ton plus détendu quand notre interlocuteur comprend que nous avons du temps et que nous ne saurions interrompre sa gourmandise. Et nous apprenons que si nous n'avons pas l'intention de franchir la frontière, nous pouvons continuer notre route. Lucky-Luck lui signale la lionne *"à tout hasard"*.

Notre route, nous la cherchons toujours. Un camionneur nous l'indique, c'est un passage étroit à travers un bloc de cases. La conversation vient rapidement sur les éléphants. Il en a vu hier qui ont traversé la piste à une quinzaine de kilomètres d'ici.

Nous sortons du village et la piste devient plus large et plus marquée. Notre attention est attirée par une petite caravane de chameaux qui ont baraqué. Autour des "hommes en bleu" s'affairent à préparer des charges.

"-Mais ce sont des plaques de sel," annonce Lucky Luck à la radio.

Effectivement, ce sont des plaques de sel. Large demi-tour pour revenir se garer non loin de la caravane. Nous descendons et engageons la conversation avec un des "hommes en bleu". Il s'agit bien de sel qui provient d'une mine à proximité de Taoudéni au nord du Mali. Ce sel est d'une excellente qualité et sa réputation est telle que les prix peuvent s'envoler. Les plaques de sel font

environ 50 kg, il y en a deux par chameau. Il faut 2 semaines de marche de Taoudéni à Tombouctou, quelques jours supplémentaires pour arriver jusqu'ici et encore une grosse semaine pour aller à Ouagadougou. La caravane fera le chemin inverse avec du mil. L'aller-retour dure donc environ deux mois. Et selon les caravaniers, les 4x4 et les camions ne peuvent pas concurrencer la caravane, donc le métier a encore de l'avenir !

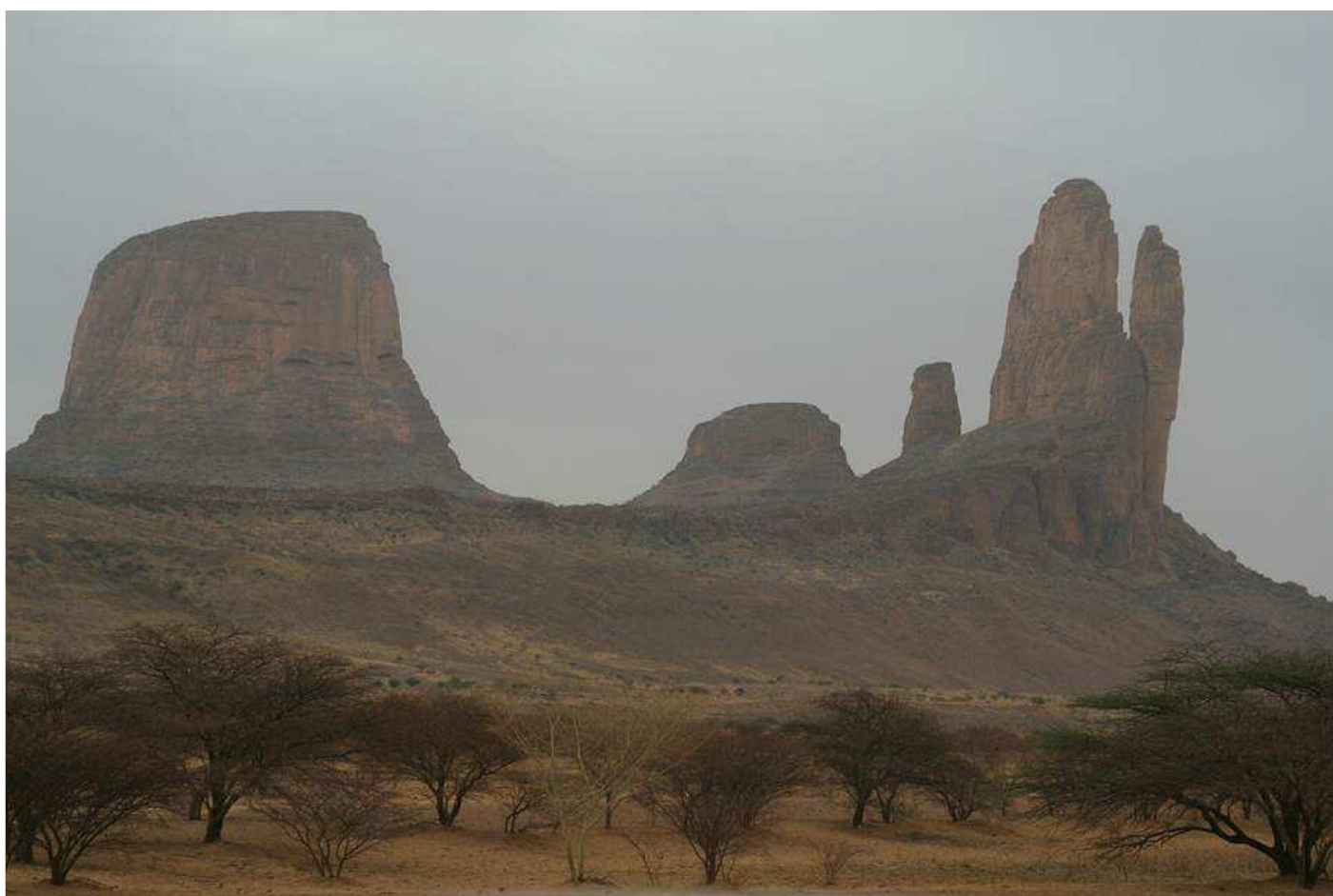


Chameaux et plaques de sel : la caravane de Taoudéni

La piste continue en longeant les tours rocheuses. La distance et l'atmosphère brumeuse rendent les photos difficiles, et puis l'appareil ne voit pas la même chose que l'œil qui interprète en même temps tout l'environnement. Après quelques photos, et malgré toute ma bonne volonté, nous ne rattrapons pas les équipiers qui, à la radio, nous annoncent qu'ils nous attendent sur la piste. Il faut en venir à aller vers leur position GPS pour les retrouver sur une piste parallèle à deux kilomètres de la nôtre. Nous ne devons pas avoir la même vision de la piste principale à suivre car il y a quelques passages assez étroits. Nous ne voyons aucune trace d'éléphant et le paysage ne se prête pas beaucoup à en voir. Il n'y a pas d'eau ni de verdure convenable. Nous infléchissons notre course

vers le Burkina et avant que la nuit ne nous surprenne, nous nous installons sur un "parking" où l'on pourrait mettre 200 camping-cars (sans eau, sans électricité). L'examen des photos avec un agrandissement maximum montre que la lionne n'est probablement qu'un grand chien. Comme nous sommes entre deux villages, des jeunes qui ont vu nos éclairages, sont venus pour nous rencontrer mais voyant que plus rien ne bougeait chez nous, sont repartis bien déçus.

Nous étions à moins de deux kilomètres du village. On nous salue lorsqu'on nous voit passer. Nous rejoignons la piste principale et retour sur Boni. Bien qu'il soit relativement de bonne heure, la brume de chaleur affadit les contours des sentinelles minérales qui, çà et là, émergent de la plaine.



Moins classique mais explicite : la main de la Fatma

La Main de la Fatma, est peut être le massif le plus connu de la région. Les 3 aiguilles de grés qui la composent ressemblent effectivement aux doigts d'une main mais lorsque l'on arrive de Douentza, le massif voisin ressemble à une tête sous la burka. La route passe au pied des aiguilles : il n'y a plus qu'à choisir l'angle de prise de vue ! Hombori, au pied du mont éponyme, est un gros village

où l'on trouve 2 stations-carburant, un boulanger (il ne fait le pain que le jour du marché.....), quelques gargotes et divers petits commerces. En attendant que les équipiers fassent un complément de carburant, j'observe la vie du village. La tranquillité est un état fugitif : tout de suite curieux et bonimenteurs nous entourent. Parmi eux, un VRP multi-tâches : il peut nous montrer les éléphants dont il se dit président du comité de défense, nous procurer le gîte et le couvert, nous faire visiter la région et découvrir la culture locale. Je le fais causer sur les éléphants, puisque le sujet m'intéresse. "Ils" seraient encore dans la région dit-il. En tout cas, ce matin, il n'y en avait aucune trace tangible et selon mes informations, ils se dirigent à cette époque vers le Burkina Faso où ils trouveront eau et nourriture qui commencent à faire défaut ici.



Le team devant la Main de la Fatma

Il reste cependant à quelques kilomètres d'Hombori, une grande mare, un lac non permanent que la route longe sur une digue. Mais la région est assez peuplée car l'eau attire aussi les éleveurs en grand nombre. La mare de Gossi connue aussi comme un des points de regroupement des éléphants est encore bien

pleine. Peut-être sont-ils encore dans la région. C'est un peu après Gossi que nous quittons le goudron pour la piste de Gourma Rharous.



La piste de Gourma Rharous

La piste est nette mais alterne sur quelques kilomètres tôle ondulée très creuse et sable très mou. Toute l'équipe passe sans problèmes ces difficultés devenues banales. Nous franchissons sur un pont l'oued qui sert d'exutoire à la mare de Gossi avant que la piste nous conduise au sommet de la dune. Ensuite c'est au "feeling" : piste de droite, piste de gauche, on choisit la moins pire chacun ayant son point de vue sur la direction à prendre. Mais nous sommes d'accord sur un point : c'est l'heure de déjeuner. Nous ne trouvons pas mieux que l'ombre maigre d'un épineux pour tempérer l'ardeur du soleil. Nous sommes à plus de 42° mais à condition de boire beaucoup et régulièrement personne ne souffre de ces conditions difficiles. C'est l'heure de la petite vaisselle et 3 enfants viennent d'arriver de derrière la dune. Ils acceptent un verre d'eau mais si le mot cadeau est prononcé c'est un peu à la dérobée. Ils ont surtout vu les toubabs de près. Le père arrive un moment après. Conversation difficile car il ne connaît que quelques mots de français. Au bout d'un moment il nous parle des

éléphants. Selon lui, ils étaient ce matin à Doro, soit une quinzaine de kilomètres de Gossi. C'est probablement l'information la plus sûre d'autant plus qu'elle est désintéressée. Mais nous faisons route maintenant vers le fleuve Niger.

De Gossi à Gourma Rharous, il y a peine plus de 150 kms d'une piste presque évidente. Presque, car il y a quelques variantes qui peuvent porter à la confusion, quelques passages de regs où toutes traces disparaissent. Dans l'ensemble, les Wpoints nous permettent de progresser facilement. A tour de rôle, nous passons en tête, histoire de ne pas s'endormir en suivant le nuage de poussière du prédécesseur. La piste malgré quelques passages avec de profondes ornières ou des nids de poule fait par des autruches est bien préférable à certaines sections goudronnées ou à la piste coloniale de Bafoulabé. Nous ne rencontrerons aucun véhicule et qu'un seul troupeau de chèvres avec son berger. Nous ne trouverons un village qu'à quelques kilomètres de Gourma Rharous où d'ailleurs un "homme en bleu" nous arrête. Il aurait souhaité que nous puissions l'amener à Tombouctou car son véhicule est en panne (si j'étais mauvaise langue, je dirai qu'il n'avait qu'à s'acheter un Toy au lieu d'un Land.....). D'un coup d'œil, il a vu que c'était complet !



Traversée du Niger à Gourma Rharous

Gourma Rharous : un grand village balayé par le vent de sable. Jean-Marc est déjà arrivé au bac à l'autre bout de "la ville". L'embarcadère du bac se déplace en fonction du niveau de l'eau. Forfait traversée : 9000 CFA que ce soit pour un gros camion ou 3 voitures. La traversée est rapide sur un fleuve aux eaux tranquilles. Nous allons longer le fleuve un moment entre des jardins qui paraissent abandonnés. Simplement, c'est la saison sèche (et chaude) et rien ne pousserait sans un arrosage permanent (c'est comme l'hiver chez nous...). De ce côté-ci du fleuve, le vent de sable est plus fort et masque le paysage. Après 5 ou 6 kms, la piste quitte désormais le bord du fleuve pour rejoindre "la route" Gao-Tombouctou. C'est loin de ressembler à une nationale : simplement des traces très marquées que les conducteurs abandonnent de temps en temps pour essayer d'éviter des ornières trop profondes. Il faut se rappeler qu'ici, on ne voyage jamais à vide, un pick-up Toyota avec moins de 12 à 15 personnes à bord, cela n'existe pas !



L'harmattan souffle sur la piste de Tombouctou

Avant que la nuit ne tombe, nous cherchons notre bivouac en quittant la route à angle droit. Deux cordons de dunes plus loin, nous nous posons dans une petite

dépression où quelques épineux vont nous procurer un abri précaire contre le vent. Il n'est pas besoin de le rappeler à l'équipe : sans dire que nous sommes dans une région d'insécurité, c'est une région si vaste, si peu habitée, sans pistes autres que les traces de quelques pick-up, que l'ordre et la loi n'existent pas ici. Aussi lorsque nous entendons un véhicule ou apercevons des phares dans le lointain, nous éteignons de concert nos éclairages. Inutile d'attirer la convoitise.



Tombouctou, le mythe !

Il semble qu'au lever du jour, le vent se soit renforcé. C'est l'harmattan, le vent du désert tiède et sec. Tombouctou est à environ 120 kms et nous avons un seul Wpoint intermédiaire. Les traces de la piste Gao-Tombouctou ne sont pas toujours évidentes mais, ce matin, j'ai la baraka car je ne perdrai pas la trace aussi ténue soit-elle par endroit. Nous allons croiser un camion et quelques véhicules, un pick-up avec des militaires va nous dépasser en suivant une piste parallèle. Le chauffeur s'amuse bien et fait des sauts de deux mètres, derrière, la troupe s'accroche comme elle peut. Lucky-Luck prend le relais et enfin Jean-Marc à qui nous laissons le soin de conclure la route en entrant le premier dans

Tombouctou. Il doit être très pressé d'arriver car il brule le contrôle de gendarmerie à quelques kilomètres de la porte d'entrée.

Tombouctou, porte du désert ! Les tourbillons de l'harmattan nous accompagnent jusque dans la ville. Peut-on rêver entre en matière plus wagnérienne pour découvrir cette ville qui alimente bien des fantasmes. Tombouctou, la ville des 333 saints est une ville ordinaire, tous les voyageurs le disent et redisent leur déception. S'attendaient-ils à voir traverser devant eux les caravanes de sel, les esclaves couleur d'ébène, les belles mauresques que l'on devinerait derrière leurs moucharabiehs ne laissant apercevoir que deux yeux cernés de khôl ? Tombouctou, est ce qu'en disent les guides : le fantasme commence après, lorsqu'on en franchit les portes pour tenter la grande aventure du désert.



Tombouctou, la ville des 333 saints

Tombouctou est une ville ordinaire du Mali, elle semble même assez active alors que sa situation géographique n'en fait pas un carrefour exceptionnel.. Nous suivons la route principale jusqu'au cœur de la cité, le marché du matin est

presque terminé, la ville semble se replier sur elle-même en attendant la soirée. A peine étions-nous dans les faubourgs qu'une escorte de mobylettes et motos nous accompagne. Chacun de ceux qui se présentent comme des "facilitateurs", y va de sa proposition de logement, de bivouac, de restauration, de visites, d'organisation de séjour clef en main. Il nous faut un point de chute et nous cherchons "le Caravansérail", un hôtel-campement susceptible de nous accueillir. Les "facilitateurs" nous y escortent et nous présentent les lieux comme si c'était chez eux. Le patron était en ville et arrivera un peu plus tard. Nous cherchons mieux et l'escorte nous conduit jusqu'à un camping répertorié dans nos guides. Le camping est propre mais situé un peu trop à l'écart à notre goût. Au GPS, nous revenons au Caravansérail où Christian, le patron nous attendait confiant dans ses atouts. La meute que nous avons semée dans la ville est de retour. Christian nous fait réserver une table chez un de ses amis, il ne reste plus qu'un accompagnateur, le seul "accrédité" dans ce restaurant et pour cause il est de la famille. Au frais et au calme, le couscous, certes long à venir, est excellent.



Croisière sur le Niger

Dans l'après midi, Jean-Marc accomplira le pari qu'il avait fait : se faire couper les cheveux à Tombouctou, imité en cela par Lucky-Luck. Les épouses vont partir en shopping. Elles vont faire une rencontre inattendue : la petite italienne de Sardaigne qui déjeunait en face de nous à Nouakchott est arrivée jusqu'ici. Elle a abandonné le petit français pour un bel hidalgo mais c'est surtout le voyage par tous les modes de transport en commun du Mali (dont les fameux pick-up Toyota) qui lui a laissé des souvenirs très forts. De mon côté, après avoir préparé la suite de la route, je me contenterai d'un petit tour du quartier dans cette ville ordinaire où les 4x4 quasiment neufs constituent la grande base du parc automobile. Après une longue soirée apéritive où nous faisons déguster à Christian, le Sauternes pieusement conservé pour fêter l'escale de Tombouctou et que les 11000 kms de piste n'ont pas dénaturé (bien au contraire), nous dinons au Caravansérail. Les cuisiniers se sont affairés pour nous préparer la spécialité de Tombouctou, un plat où se mêlent 12 épices nous épargnant la 13eme : le sable du désert. Pendant ce temps là, le "facilitateur" attiré du bivouac nous propose une ultime activité : aller voir les Hippopotames sur le fleuve. Nous n'avons pas vu ceux de Bafoulabe, pourquoi pas ceux-là ?



La bête : 1m50 au garrot, 4 m de long, 3.5T, de 5 à 35 mn en immersion, vitesse jusqu' 30 Km/h, capable entre ses mâchoires de broyer un crocodile de 3m

Impossible de rater le réveil : le clairon de la caserne voisine fait ses gammes dès que les muezzins sont rentrés chez eux. Quelques coqs vont prendre le relais et nous voilà debout de bonne heure pour profiter d'une belle journée.

Le guide-facilitateur attendait son acompte pour acheter essence pour la pinasse et nourriture puisque nous avons pris le forfait complet. Cela nous laisse du temps pour flâner sur le port. Le port n'est qu'une digue où un bras d'eau boueux vient mourir. On y fait vaisselle, toilette et lessive et probablement plus, le bétail vient aussi s'y abreuver. Nous embarquons à bord de la pinasse puisque c'est ainsi que l'on appelle les grandes pirogues et quittons ce petit port. Nous allons naviguer tranquillement toute la matinée avec un petit intermède lorsque dans un bras d'eau nous croisons deux ou trois hippopotames qui sortent de temps en temps la tête hors de l'eau. Le guide nous promet un troupeau beaucoup plus conséquent et il est intéressé à l'affaire car il est convenu que je ne paierai le solde que si j'ai pu photographier au moins trois ou quatre hippopotames. Le voyage sur le fleuve est plaisant et à lui seul vaut le prix convenu. Cela nous donne l'occasion de croiser des familles entières transportant des marchandises diverses que nous retrouverons ce soir sur un petit marché établi sous un village. Quelques pêcheurs aussi ratissent le fleuve. Midi est passé depuis quelques temps lorsque nous accostons près d'un petit village. Le guide fait triste mine car les bestioles ne sont pas au rendez vous : il y aurait trop de vent dit-il. La petite équipe s'attelle au repas constitué de quelques morceaux d'os et de viande durs comme du cuir et d'une large platée de "riz au gras" qui compense largement les manquements. Un thé vient clôturer l'épisode restauration. Nous reprenons le chemin du retour, le paysage défile lentement, en approchant de Tombouctou, nous allons retrouver des villages plus importants. Le guide se fait du souci car le contrat pas d'hippopotames vaut demi-tarif a été conclu devant témoins. Nous allons nous rabattre sur le groupe de 4 ou 5 vus ce matin, ils sont toujours là et malgré un banc de sable qui nous en sépare et gêne la manœuvre, nous pouvons admirer d'assez près ces animaux sauvages qui ne sont pas des bêtes de zoo et pourraient devenir dangereux. Nous finissons tranquillement notre ballade qui a duré bien plus longtemps que prévu et qui nous a montré très largement la vie autour du fleuve. Une vie bien différente et bien éloignée de celle de la grande ville aux portes du désert. Le guide respire, nous soldons nos engagements.

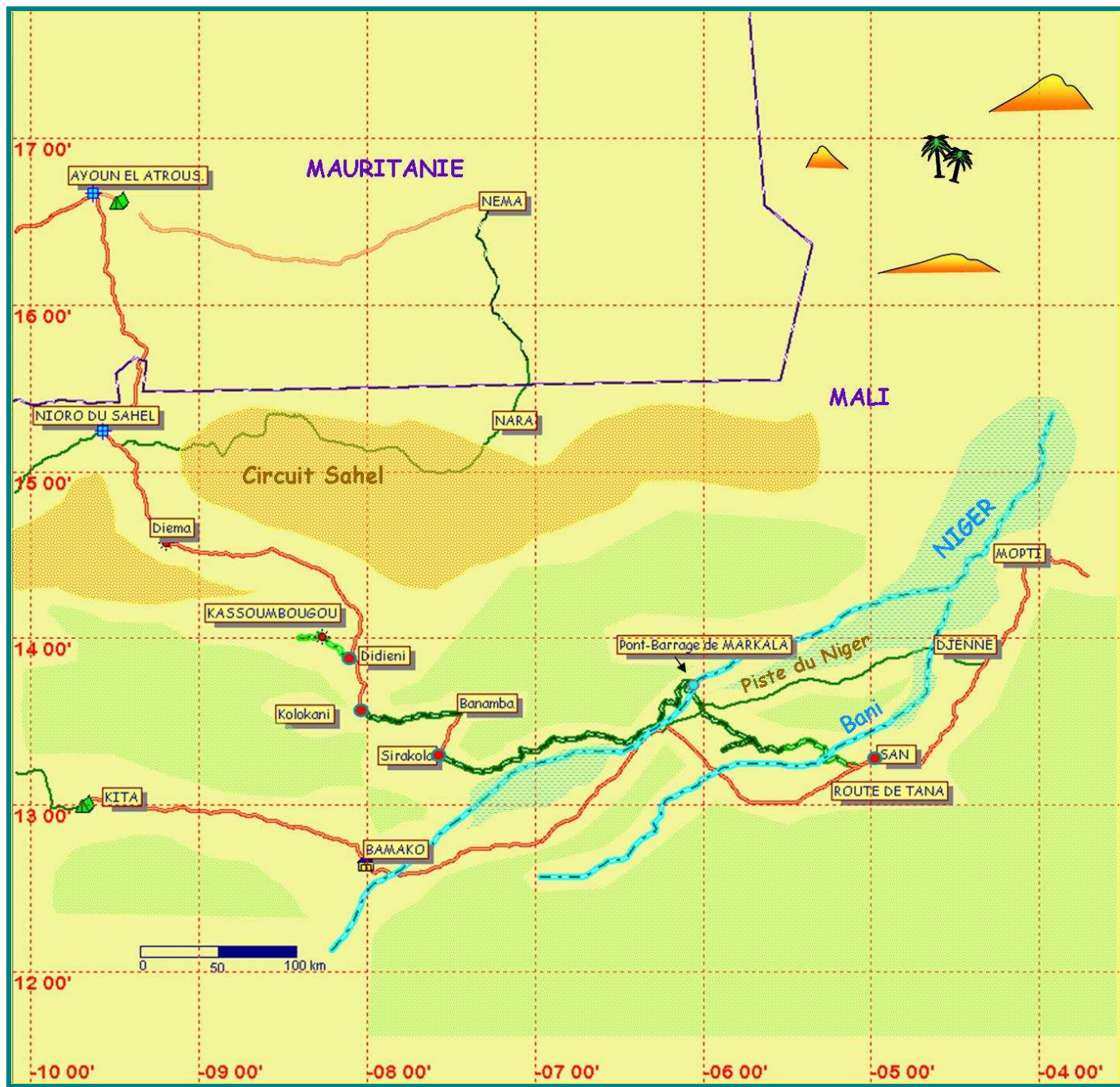
La base du bac pour traverser le fleuve est un peu plus loin. En attendant Lucky-Luck qui a ramené le guide à la ville, je m'aperçois que la galerie qui porte la tente de toit est complètement dévissée et ce malgré les rondelles crantées, les contre-écrous et toutes les précautions prises au montage. Nous approchons des 12000kms dont au moins 4 à 5000 de pistes qui ont beaucoup sollicité la monture. Au terme d'une négociation où je n'ai rien compris, nous obtenons une ristourne sur le prix de la traversée et pour cela il faut embarquer avec un camion qui occupe presque tout le bac. Motos, vélos et même charrette à âne viennent s'incruster dans les espaces libres et sur le ponton d'embarquement. Pas un pouce de surface inoccupé : c'est l'Afrique et cette fraternisation car il a fallu serrer au maximum pour tout faire rentrer, nous enchante. La traversée ne dure qu'un petit quart d'heure alors qu'en été le fleuve s'étale tellement qu'elle peut durer jusqu'à une heure et demie !

La piste de Douentza est bien comme elle est décrite par tous les raiders : innommable car c'est par là que passe tout le trafic à destination de Tombouctou. À intervalle régulier des camions en panne, signalés par des branches, sont arrêtés au milieu de la piste. Boite, pont, essieux, moteurs, les chauffeurs ont estimé la durée de réparation importante et se sont installés pour durer en attendant le dépannage. Abri de branchage, bâche sous la remorque, brasero ou camping gaz pour les plus riches, le temps ne compte pas. Nous croisons aussi les pick-up Toyota chargés de 15 à 20 personnes plus les bagages. Certains attendent encore au bord de la route le prochain taxi. Nous roulons sur la piste, à droite à gauche, en suivant une au hasard des multiples pistes qui essaient d'éviter pierres et ornières. La tâche est difficile !

Ce soir, nous nous installons encore dans un pacage desséché au milieu du sable. Nous aurons une visite de courtoisie avec demande de médicaments, les enfants repartiront avec du pain et la nuit sera douce. Les visiteurs du matin seront plus nombreux, un groupe de femmes les accompagne mais l'heure des cadeaux est passée. Jean-Marc a levé le camp de bonne heure, il trace désormais seul son chemin du retour. Le notre sera plus long, bien que nous sachions déjà que nous ne ferons pas toutes les pistes prévues sur les carnets de route.....

À l'approche de Douentza, les villages se font plus nombreux, les charrettes à ânes viennent renforcer un trafic assez soutenu en ce début de matinée. Nous repassons par la pompe et nous retrouvons notre pompiste lettré. Il commente à nouveau la maxime taguée sur la vitre du Defender de Lucky-Luck : "*et Dieu*

créa le désert pour que l'homme mesure son insuffisance" et nous pose une colle : "-en quelle année est né St Exupery ?".



De Mopti à Ayoun el Atrous : carte du retour

Le pompiste nous signale que, juste derrière la station, il y a un point d'eau. C'est une borne identique à celle installée en ville où nous avons fait le plein à l'aller. Il n'y a qu'une lavandière entourée d'une ribambelle de gamins entre 1 et 10 ans. Nous comprenons qu'elle mène de front l'activité de nounou avec celle de lavandière. Pendant le remplissage, il y a séance photo. La timidité du début disparaît bien rapidement. Les plus petits se font photographiés dans mes bras.

On s'attendrit à leur frimousse où pointent deux quenottes, à leurs petites couettes pour les filles qui attendent de pouvoir faire des nattes. La lavandière rameute son monde et toutes ces petites mains vont jouer dans la bassine pour rincer le linge...et reviennent bien vite vers nous. Trois ou quatre galapiats viennent chercher des cadeaux et je leur sort un petit conte que je raconte depuis quelques temps.



La piste de Douentza

"-je viens faire un raid en Afrique de 10000 kms où je vais rencontrer au moins dix mille garçons comme vous qui vont demander des cadeaux. C'est pourquoi j'ai pris une grande remorque dans laquelle j'ai mis 10000 t-shirts, 10000 casquettes, 10000 stylos, 5000 ballons, du savon, et d'autres cadeaux. Hier j'ai donné le dernier T-shirt et ce matin comme la remorque était vide, je l'ai donnée à un berger pout qu'il puisse en faire une charrette pour son âne..."

"-c'est bien ce que tu as fait.... mais tu aurais quand même pu me garder un T-shirt pour moi et un ballon pour mon frère"

"-j'y penserai la prochaine fois..."

Et les adolescents repartent, regrettant fort d'être passés à côté d'une telle manne. Un "guide multi-taches" qui trainait sa djellaba autour de nous repart aussi ayant compris la leçon.



Les enfants de Douentza

C'est jour de marché à Douentza. Il ne nous faut pas grand chose, mais c'est juste pour le plaisir des sens : l'ouïe, la vue, l'odorat sont sollicités à 200%. Le marché ne sort pas des produits de base : mangues, tomates, ail, oignons, quelques rares concombres, du beurre de karité, viandes et poissons. Un épicier installé à l'entrée du marché, ne propose également qu'un choix restreint de produits : des sardines en boîte, quelques conserves, du savon, du dentifrice, des théières émaillées du modèle chinois répandu partout dans le désert, du vermicelle et du bouillon Kub mais pas de soupes déshydratées, et aussi en vrac et au détail de l'huile, du riz et de la farine. Tous ces marchés se ressemblent et pourtant nous venons y chercher les mêmes sensations.

J'ai négligé, dans la ville, une piste qui aurait pu être la vieille piste de Bandiagara par Sangha. Nous voilà rejetés sur le goudron en direction de Mopti, espérant une "session de rattrapage" mais la route est bordée à l'ouest par un

petit massif montagneux qui interdit toute traversée. Il nous faut attendre environ cinquante kilomètres pour trouver la nouvelle piste de Bandiagara, qui va passer par Kandé et Kandié. Dans ce dernier village, Lucky-Luck a un contact qu'il ira vérifier à l'occasion.



La piste de Kendié, pavée dans sa partie difficile

La piste, après avoir traversé un premier village, va commencer à s'élever vers le plateau Dogon. A la piste en latérite succède une piste en ciment pour aborder une pente assez raide puis nous allons continuer en bordure de falaise. La vue porte au nord à une vingtaine de kilomètres et montre une grande plaine désertique. Puis, après avoir franchi un petit col à peine marqué, la latérite revient et nous descendons vers le village de Kende. Avons-nous vu plus beaux vergers de manguiers ? Je ne crois pas : les arbres sont immenses et croulent sous les fruits. Mais ce n'est pas tout, un petit ruisseau alimente la dépression où est installé le village, on y cultive du maïs et plein d'autres légumes dans de petits jardins. Nombre d'hommes sont en pleine activité, ce qui n'est pas ce que nous avons vu tout au long de notre voyage. Une bande de gamins plus ou moins nus sont à la baignade profitant d'une plage de gravier au bord du torrent. Tout cela a un petit air de paradis terrestre. Et puis, après le village, la piste va à

nouveau passer un petit col avant de redescendre vers le village de Kendié. C'est là que Lucky-Luck a son contact et il va trouver des gens qui le connaissent. Nous sommes toujours en pays Dogon, la mise en état de la piste est récente et le tourisme ne s'y est pas installé, nous n'y sentons pas "l'esprit Dogoland" rencontré le long de la falaise. La piste redescend maintenant vers Bandiagara où nous arrivons en fin d'après-midi. Notre point de chute sera pour ce soir encore l'hôtel-campement de "la Toguna".



Tisserand dogon traditionnel

Nous programmons une nouvelle visite, ce matin, au Pays Dogon. Nous allons nous concentrer sur le village d'Ende qui possède un musée. Ce village n'est qu'à quelques kilomètres de la piste-route de Bankass et de notre dernier passage, nous gardons le souvenir qu'il fait partie des deux ou trois villages "photogéniques". Demandez le musée et vous aurez tout de suite 25 "guides" pour vous y amener et pas un pour vous indiquer le chemin... quand on ne nous donne pas de fausses indications. Mais de recoupements en recoupements, nous allons y arriver. Le petit musée est à mi-pente entre le village et les greniers de falaise ce qui fait traverser ce village à moitié par Dogon et moitié Dogoland. Le côté Dogon, c'est cet homme qui vient de

sacrifier une chèvre et commence à la préparer ou encore ce tisserand traditionnel installé sous les arbres. Coté Dogonland, ce sont les marchands du temple, les guides, les propositions de toutes sortes en un flux incessant. Nos épouses sont à la recherche de l'indigo ce qui va les amener chez la teinturière qui leur proposera le produit fini, tout cela sous la conduite du responsable du musée et d'un guide qui a su se montrer indispensable sans être agressif. De nombreux touristes visitent le pays à pied ou en carriole tirée par un âne. C'est probablement la meilleure manière de découvrir le pays.



Le Dogonland

Nous filons maintenant vers Mopti car nous avons à en découvrir le coté "Venise", ce que nous avons zappé lors de notre premier passage. Effectivement, les rives du Niger sont un monde à elles seules. Le fleuve a longtemps été le seul moyen de liaison entre les grandes villes et continu de le rester car les liaisons routières ne sont pas très anciennes. Pirogues et pinasses, gabares de toutes sortes encombrant les berges. Le commerce du poisson séché reste toujours très actif ce qui donne ce parfum d'ambiance si particulier. Nous sommes en période de basses eaux, la vase et les odeurs envahissent les berges. Sur un bras un peu plus à l'Est, les lavandières,

largement dévêtues selon la tradition africaine, ont établi leur commerce et parsèment les rives des taches multicolores du linge qui sèche. Plus loin, on lave voitures et camions. De l'autre côté, c'est le domaine des éleveurs, et près du centre ville les grands commerçants ont monté leurs comptoirs. Dire que nous avons manqué ce spectacle ! Le long du port, un marché permanent est installé : le plastique chinois règne en maître. A part un hôtel aseptisé, il ne reste pas grand chose du quartier résidentiel de l'époque coloniale. Quel contraste avec le calme des petits villages au long des pistes. Allons, nous avons fait le plein d'exotisme.



Mopti, coté Venise

Nous reprenons le goudron jusqu'à San et de là, nous allons essayer une traversée directe vers le pont-barrage de Markala sur le Niger. À priori, des pistes existent d'après les 1:200 000 russes mais il y a une inconnue et de taille : notre route est barrée par la rivière Baní et si la piste est en continuité, aucun pont ou bac n'est indiqué sur la carte. Peut-être un gué ? Le pompiste de San ne connaît même pas la région, (il ne sait que se plaindre du manque d'électricité en allumant son groupe électrogène pour nous servir) et seul un gamin nous assure qu'on peut passer sans jamais préciser par quel moyen. Nous

trouvons la piste peu ou prou au Wpoint prévu et dans 25 km, nous allons être fixés. Nous constatons une fois de plus que la largeur de la route figurée sur la carte est proportionnelle à son importance mais pas du tout conforme à la réalité sur le terrain. Cependant, les trois villages que nous devons traverser sont bien au rendez-vous. À la sortie de Tambara, nous devrions buter sur la Bani. Effectivement, nous trouvons un bras d'eau trop petit pour être la rivière mais de l'autre côté des berges vaseuses, il n'y a pas de piste.



La rivière Bani à l'aval du pont barrage

Suivre Piste Principale : (SPP), une maxime qui s'avère souvent payante. Après avoir longé le bras d'eau sur un kilomètre, nous le franchissons sur un petit pont-barrage de quelques dizaines de mètres de long. La piste devient maintenant très belle mais nous nous éloignons de notre route. Un petit groupe de jeunes croisés sur la route nous dit de continuer pour traverser la rivière. Nous continuons ! Encore un village au bord de la rivière fort large à cet endroit, c'est l'heure du bain. Et enfin, au bout d'un peu plus de 10 kms, nous arrivons sur un magnifique pont-barrage qui nous permet de franchir cette rivière. Au delà, la piste est en fort bon état, ponctuée de temps en temps par un petit

village ou un hameau. Dans les passages que l'on devine inondables en saison des pluies, c'est sur un remblai que court la piste alors qu'à coté subsiste les traces de l'ancien chemin. Après ce large détour, nous revenons sur notre route et retrouvons nos wpoints. Nous nous posons au milieu d'un ancien champ de mil, la terre est dure comme de la pierre.

La proximité de la Bani, les zones inondables et les trous encore plein d'eau d'où sont tirés les matériaux pour les remblais de route nous faisaient craindre les moustiques mais nous sommes en saison sèche et ces charmantes bestioles nous ont ignorés. Par contre, au moment de notre douche matinale, nous sommes envahis par des abeilles attirées par l'eau. L'une d'elles réussira à me piquer sur le gros orteil une fois sur la piste. Difficile de freiner avec un pied endolori.... La piste en belle latérite (celle qui vous fait une jolie poussière rouge qui s'infiltré partout) continue de villages en villages. Voilà que maintenant la piste s'éloigne franchement de notre direction, nous passons un premier village, nous sommes à 2 kms de notre Wpoint mais pas de solution de rattrapage, Second village, maintenant le point est dans notre dos, nous continuons malgré tout imaginant comme hier un détour d'une vingtaine de kilomètres pour desservir plusieurs villages. Encore un point, encore un village et chaque fois que nous demandons personne ne parle français. Nous convenons d'un retour 25 kms en arrière pour voir si quelque chose nous a échappé. Rien de rien et miracle dans le grand village de Katiena, nous rencontrons d'abord une jeune fille qui parle français puis un homme qui vient se mêler à la conversation. Le village de Diona? Rien de plus simple : à la sortie du prochain village, au puits vous prenez la piste à droite, et de conclure

"-Salut mon ami, sois bien, mon ami, chaque matin et chaque soir...."

Effectivement, suivant ses indications, nous trouvons une piste de charrette à âne qui va se resserrer jusqu'à devenir une trace ténue dans la broussaille, mais le village est là devant à 10 kms puis 5 kms puis 2 kms et bientôt la piste redevient assez marquée pour qu'il n'y ait plus de doute. Après Diona, les points s'enchainent normalement même si plus tard, nous verrons que la trace n'est pas exactement sur celle de la carte. Nous allons bientôt arriver sur la piste que nous avons suivie de Ségou à Djenné, la piste du delta intérieur. Selon la carte russe, il y aurait des pistes pour rejoindre Markala directement. En effet, la piste est là, comme une ancienne piste très large mais peu ou pas parcourue. Continuons. Nous rentrons dans un village aux ruelles étroites. Un groupe d'hommes est assis devant une échoppe de forgeron. Markala ? C'est par là,

désignant le coin de rue à ma gauche. Ruelles toujours très étroites qui serpentent entre les maisons de terre aux cours bien propres. Les têtes se hissent au dessus des murets "pour voir", on commentera autour du puits tout à l'heure. Et puis voici la sortie, la piste s'élargit et une dizaine de kilomètres plus loin, nous débouchons à l'entrée de Markala. C'est là que nous devons traverser le Niger sur un pont-barrage. Mais avant, quelques courses : des mangues (plus les jours passent, plus elles sont mures à point et savoureuses), des tomates. Mais aussi un détour par la banque pour convertir quelques euros en CFA. Je ne sais pas si dans un paradis fiscal quelconque, on vous reçoit aussi bien lorsque vous déposez une valise de billets. Là, l'opération est réglée en quelques minutes et à croire que le recrutement a été fait dans une équipe de basket, chaque employé "tiré à quatre épingles" tutoie le double-mètre que la coupe de cheveux et le costume-cravate mettent en valeur. Nous faisons un peu paria à coté avec nos t-shirts marqués de latérite. Retour aux voitures avec d'un coté, les talibés et leur boîte de conserve et de l'autre les jeunes filles à la sortie du collège, les tenues sont un peu plus strictes que chez nous mais ne détonneraient pas, le MP3 et le portable font également partie de la panoplie de base.



Dans les ruelles d'un petit village du Niger

Nous traversons le Niger sur le pont-barrage : les pêcheurs sont en position à la sortie de la passe à poisson. Le planton de service nous rappelle que les photos sont interdites ! C'est pourtant un legs de l'époque coloniale car le barrage a été édifié entre 1934 et 1947. Nous déjeunons dans une palmeraie à la sortie du pont, avant d'attaquer la remontée du Niger par la rive nord. Nous arrivons à trouver la piste qui longe le fleuve autrefois une belle piste en latérite sur un remblai qui est aujourd'hui mangé par les pluies. La piste court à droite ou à gauche, traverse quelques hameaux jusqu'à ce que nous perdions. Mais c'est dans un village et après avoir sacrifié à la palabre traditionnelle, qu'on nous indique notre chemin. Indication où j'ai dû manquer un paragraphe car c'est une piste de charrette à âne alors que nous aurions dû trouver une "piste pour voitures". Le GPS va nous permettre de revenir sur le bon chemin et derrière les palmiers et les champs, nous apercevons de temps en temps le fleuve. De village en village, la soirée avance et nous installons notre bivouac sur un bel espace entre les arbres.



Port et "chantier naval" sur le Niger

Nous allons bientôt quitter le bord du fleuve. C'est au village de Niamina que notre route s'oriente définitivement vers le retour. Dernier coup d'œil sur le plan d'eau. Un chantier naval est installé sur la berge, où l'on s'active pour remettre en état une pinasse d'une vingtaine de mètres de long. Puis, nous faisons une halte dans le village où se tient un micro marché. Encore quelques légumes et du beurre de karité. La grand-mère est assise là avec sa petite-fille. Mais qui est la patronne puisque l'on marchandise avec une et que l'on paye à une autre ? On pourrait dire aussi qui est la mère car le bébé passe de bras en bras. Un peu plus loin, nous trouvons un puits fermé avec sa pompe. C'est ce que nous cherchons car c'est une garantie d'avoir une eau très propre. Tout de suite le village rapplique. On ne nous laisse pas pomper notre eau, les jeunes filles et les femmes se relaient sur le balancier. *"- il ne faut pas pomper trop fort, dit celle-ci, sinon ça fait balloter les lolos"* (traduction libre de Madame

Lucky Luck). C'est vrai que toutes ces femmes et particulièrement les jeunes ont de belles poitrines bien souvent en liberté sous le boubou. Cependant sans aucune sensualité, car la poitrine est écrasée par le morceau de tissu qui permet de transporter les enfants dans le dos.

Et nous continuons, mais rien ne va plus. Nous avons encore perdu le fil de notre route. Nous voici dans une zone de savane arborée en train de suivre une piste pas très évidente. Si un véhicule l'a quelquefois empruntée, c'était dans la nuit des temps. Nous rencontrons un jeune cycliste qui va nous faire un petit dessin pour nous remettre sur le bon chemin. Nous nous étions écartés de 5 à 6 kms de notre itinéraire et il nous faudra en faire une dizaine pour recoller à l'itinéraire de notre carnet de route. Disons le tout de suite, ce sont ces situations qui sont le plus jubilatoire puisqu'elles bousculent un peu le train-train d'une navigation trop facile. De piste en piste, nous arrivons sur une portion très roulante où nous croisons une Mercedes, signe évident de retour à la civilisation. Mais quelques kilomètres plus loin, tôle ondulée, ornières et nids de poule sont de retour : nous aurions voulu voir comment se comportait la Mercedes sur cette portion trialisante ? Nous arrivons enfin à Sirakola où nous trouvons le goudron. Normalement, la piste de Kolokani se trouve en face. On nous dit qu'elle est un peu plus au nord à environ 2 km avec un panneau. Nous ne la trouvons pas et décidons de suivre le goudron jusqu'à Banamba d'où, sur la foi de la carte routière du Mali, nous devrions trouver une jonction avec Kolokani. La petite trentaine de kilomètres de goudron est vite avalée, et nous cherchons la mosquée de Banamba puisque c'est à la mosquée que l'on prend la route ou la piste. Mais quelle mosquée ? Nous en croisons 3 et c'est à la troisième que se trouve un magnifique panneau "Kolokani" qui nous invite à suivre la rue goudronnée qui se présente à nous. Passé la dernière maison, le goudron devient latérite et encore plus rapidement la latérite devient cailloux, rochers, bosses et trous car nous attaquons une zone de petites collines. Rappelons-nous que, sur la carte, la largeur du trait est proportionnelle à la fréquentation et pas en rapport avec l'état de surface. Belle confirmation ! Et bel après midi sur une piste "Orangina" (secouez-moi, secouez-moi !) selon l'expression consacrée de *Mister Gandini*

À Kolokani nous retrouvons le goudron dont nous ne savons pas jusqu'où il nous mènera. En fait, depuis Bamako, le bitume conduit à Didiéni, Diéma et Kayes puis le Sénégal. Cet axe routier est assez récent et bien évidemment n'est pas

mentionné sur les cartes routières. Didiéni est un grand centre routier. Des dizaines de camions sont arrêtés pour le ravitaillement. Les Lucky-Luck arrêteraient bien volontiers ici l'expérience des pistes maliennes mais m'accordent une centaine de kilomètres de pistes et de navigation supplémentaires pour rallier Diéma par la N3, l'ancienne route coloniale.(par ailleurs N1 sur la 1:200000 russe est décrite comme un axe routier de premier importance). Au début, tout se passe à peu près normalement, mais à l'approche du village de Kassoumbougou, tout se brouille. Peut-être avons-nous négligé cette entrée de piste à droite ou faut-il traverser le village un peu plus à gauche ? Nous allons jardiner un bon moment, faire un aller-retour avant de retrouver ce qui semble être notre piste principale. Plus nous avançons, plus la piste semble être étroite, de moins en moins pratiquée. Et pourtant la carte en fond d'écran du GPS comporte cette piste, ce qui est un indice important car seuls les grands axes sont notés. Nous arrivons maintenant dans le village de Kourounidou. Village perdu aux franges du Sahel. On nous observe, personne ne parle français, mais tout le village est de sortie y compris les mamies hors d'âge avec la poitrine nue, pour voir les ovnis qui viennent de débarquer chez eux. Nous ne sommes pourtant qu'à 35-40 kms de Didiéni et ici on semble hors du temps.



Petit marché dans un village

Nous trouvons la sortie du village, la piste est de moins en moins nette et finit dans un village de quelques cases complètement abandonnées. Au delà, plus de piste. Retour pour recoller à la trace dont nous nous étions un peu écartés, on retrouve la piste, pile sur la trace GPS et nous continuons pour aboutir dans un champ défriché par brulis. La piste ne va pas au delà. C'est avec beaucoup de regrets que je décide de sonner la fin du parcours en terre malienne et d'entamer le retour par le goudron. Derrière quelques collines, nous trouvons un petit plateau qui domine au sud une large dépression très verte et très arborée : notre dernier bivouac au Mali, même le ciel africain est de la partie, ce soir.



Dernier bivouac saharien

Au petit matin, nous retrouvons très rapidement Didiéni et le goudron. De nombreux camions en panne jalonnent le parcours jusqu'à Diéma. La chose n'est pas exceptionnelle car certains sont équipés pour la signalisation alors que d'autres se contentent des branches sur la piste. Escale à Nioro du Sahel où nous prenons le temps de parcourir le souk et de dépenser en mangues et en carburant nos derniers francs CFA. Les formalités de douane se font à la sortie

de Nioro alors que la police officie à Gogui. Dans la foulée, nous accomplissons les formalités de police et douane mauritanienne avant de rejoindre, toujours par le goudron, la route de l'Espoir à Ayoun el Atrous. C'est encore un très beau bivouac de désert du coté de Tintane, de ceux que l'on voudrait renouveler à l'infini avec du sable et des dromadaires pour décor.

Lucky-Luck a rendez vous à Kiffa. Lors de notre raid Mauritanie en 2007, il avait été intercepté par le commandant de gendarmerie de la région. Lequel louchait intensément sur sa carte IGN à tel point que Lucky Luck lui avait promis de lui en envoyer une. S'en étaient suivi quelques échanges épistolaires et ce matin rencontre avec tout le groupement plus le fils du commandant qui, du haut de ses 6 ans, porte ceinturon, semi-uniforme et salue comme un ancien. La théière circule et l'on parle du désert. On échange adresses, informations et ma carte de Mauritanie s'en va orner le bureau du secrétaire qui vient d'apprendre sa mutation à Nouakchott. Ce soir nous serons à l'auberge Menata, demain à la frontière Marocaine, une demi-heure à peine avant la fermeture, les marocains transpirent avec 22-24° alors que nous avons presque froid. Encore deux bivouacs dans le désert avant de se quitter et c'est vraiment le retour.



Le plus long train du monde

17500 km selon le GPS, 18000 selon le compteur du Toyota (c'est comme la vieille histoire du comptage selon la CGT ou selon les CRS) mais une sacrée ballade en 44 jours et 43 bivouacs. Il y aurait pleins d'anecdotes encore à raconter comme ces enfants circoncis en grande robe bleue et agitant leurs crécelles sur le bord des routes et bien d'autres souvenirs. Une aventure qui nous collera longtemps encore à la peau. De la navigation bien sur, des pistes, des paysages et surtout des rencontres avec une Afrique qui ressemble beaucoup plus à celle de nos livres de géographie des années 50 qu'à celle distillée par les médias.



Je vous souhaite de vivre un jour le même bonheur.

Toubabou des Ubats (JB)

Avec la complicité des Geneviève(s), de Lucky-Luck et Jean-Marc